

L'ALGORITHME DU SANG

Seb Le Rêveur



L'ALGORITHME DU SANG

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Vitesse et Pixel	4
Chapitre 2 : L'Ombre du Vieux-Port	10
Chapitre 3 : Le Drop de Trop	17
Chapitre 4 : Algorithme de la Peur	22
Chapitre 5 : Live Fatal	26
Chapitre 6 : Bad Buzz Sanglant	30
Chapitre 7 : Le Contrat	34
Chapitre 8 : Déconnecté	38
Chapitre 9 : L'impasse de l'Estaque	42
Chapitre 10 : Le Code de Judas	46
Chapitre 11 : Froid de l'Acier	50
Chapitre 12 : Le Jugement du Père	55
Chapitre 13 : Ghost Mode	59
Chapitre 14 : Nuit sur la Corniche	64
Chapitre 15 : L'Appât Numérique	69
Chapitre 16 : Fusillade en Haute Définition	73
Chapitre 17 : Le Sacrifice de Sante	77
Chapitre 18 : Cancel Culture	82
Chapitre 19 : Dernier Upload	85
Chapitre 20 : Data Morta	92

Chapitre 1

Vitesse et Pixel

Le soleil de Marseille n'éclaire pas, il percute. C'est un marteau-piqueur de lumière qui cogne sur le tableau de bord. Dans l'habitacle, l'air conditionné crache un froid chirurgical, mais Enzo sent la goutte de sueur qui trace son chemin, lente et traîtresse, entre ses omoplates. Sur le support magnétique, le verre et le métal du téléphone lui brûlent la paume. L'écran affiche 14 200 spectateurs. Le compteur de likes explose en une pluie de cœurs rouges.

Vroum.

Il rétrograde. Les palettes claquent sous ses doigts comme des os qui se brisent. Le V10 hurle derrière son crâne, une plainte mécanique qui déchire le silence de la Corniche Kennedy. À droite, la Méditerranée est un miroir d'étain fondu. À gauche, les villas du XIXe siècle ricanent derrière leurs remparts de calcaire. Elles ont vu passer la French Connection ; elles voient maintenant passer un gamin de vingt-deux ans avec une montre au poignet qui vaut le prix d'un studio à la Joliette.

— « On est là ou on est pas là ? » lâche Enzo en fixant l'objectif. Sa voix est un mélange de morgue marseillaise et de pauses étudiées. « Les jaloux vont dire que c'est de la loc. On loue rien ici, la famille. On achète. En cash. »

Il jette un œil sur le retour vidéo du second smartphone. C'est le flux du drone. L'ombre technologique survole les flots, invisible dans l'éclat du soleil. La caméra thermique affiche une silhouette froide : un yacht de trente mètres ancré au large du Frioul. Dans la soute du drone, suspendue par un câble électromagnétique, deux kilos de "neige" bolivienne, scellés sous vide et frottés à l'huile de moteur pour tromper les

naseaux des douaniers.

C'est le "charbon" 2.0. Le vrai métier. Celui que Don Sante, son père, gère depuis une arrière-boutique de Mazargues, loin des ondes Wi-Fi. Le Vieux ne touche jamais d'argent physique. Il utilise des "nourrices", des vieilles dames précaires de l'Estaque, pour stocker les armes et les briques.

— « Checkez ça, la zone, » dit Enzo à sa caméra. « Logistique 4.0. Pas besoin de camions. Juste du code et de l'altitude. »

Il active le largage. Sur le flux, le paquet noir se détache. Chute libre. Le micro-parachute s'ouvre. Un marin en t-shirt blanc attrape l'objet avec une gaffe. Ni vu, ni connu. Son compte crypto vibre : +15 000 USDT.

— « Mission accomplie. Pas un bruit, pas une vague, » fanfaronne Enzo.

Mais le silence, le vrai, arrive maintenant.

Une Peugeot 5008 banalisée déboîte derrière lui. Allure trop stable. Trop collée au pare-chocs. Enzo le sent dans ses tripes. L'instinct du milieu.

— « Bon l'équipe, on coupe. La BAC veut un autographe, » lance-t-il.

Il appuie sur "End Live". L'écran devient noir. La déconnexion est brutale. Sans les likes, Enzo n'est plus qu'un gamin terrifié dans une voiture qui se voit à dix kilomètres. Une Audi noire aux vitres teintées surgit, double la police et se porte à sa hauteur.

— « C'est un prank, » murmure Enzo, les mains crispées sur le cuir perforé. « C'est Papa qui me teste. Obligé. »

La vitre arrière de l'Audi descend. Un éclat d'acier.

Gomme contre goudron. Un hurlement. L'Estaque se réveille dans l'odeur de caoutchouc brûlé. Enzo écrase l'accélérateur. Le V10 se réveille avec la fureur d'un animal blessé. Derrière lui, les détonations sont sèches. Clac-clac-clac.

Le verre de son rétroviseur explose en mille diamants. Un impact sourd résonne dans la carrosserie. Un trou de 9mm vient de transformer le carbone en passoire. Il saisit son vieux Nokia sécurisé.

— « Papa ? »

— « Le job, tu l'as fait devant dix mille personnes, espèce d'abruti, » siffle Don Sante à l'autre bout. « Les Versini ont vu ton live. Ils veulent ta tête pour l'exemple. »

— « C'est un montage, Papa ! Ils peuvent rien prouver ! »

— « La preuve, ils s'en foutent. Regarde derrière toi. »

Don Sante raccroche. Le silence du Vieux est une porte qui se ferme. Enzo pile. La Lamborghini s'arrête dans une zone portuaire déserte. L'Audi bloque sa retraite. Un homme descend, sans masque. On n'assassine pas un Moretti dans l'ombre, on l'exécute en plein jour pour restaurer l'omertà.

L'homme toque à la vitre avec le canon de son arme. Le son est clair, matériel, définitif.

— « Alors minot, » dit-il d'une voix douce. « On fait moins le malin sans la 5G ? »

Enzo plaque sa main sur la console. Un bouton discret, acheté sur le Darknet. Il appuie. Un système de brouillage militaire sature l'air. Les téléphones meurent. Les

caméras se figent. Dans ce black-out, Enzo redevient un prédateur. Il balance la marche arrière. Le choc est sourd. L'acier utilitaire de l'Audi plie sous le choc.

Il s'enfuit, abandonnant le luxe pour la poussière. Quelques kilomètres plus loin, il change de monture. Adieu la Lamborghini. Il grimpe dans une Clio 2 "merguez", gris métal, qui pue le tabac froid. Une voiture invisible.

Il arrive à Niolon. Le cabanon de Don Sante est accroché à la falaise. Odeur de thym, de romarin et de sardines grillées. Le Vieux est assis sur la terrasse, de dos.

— « Assieds-toi, » dit Don Sante.

Le ton est plat. Le prix du silence. Sante prend une sardine, en détache la chair avec une précision chirurgicale.

— « Tu as voulu que chaque crevard s'assoie à notre table, Enzo. »

— « J'ai rapporté de la moula, Papa ! On n'est plus en 1990 ! »

— « L'argent, c'est du papier. On survit parce qu'on n'existe pas. Toi, tu existes trop. Les Vescovali veulent ton sang. Et ils ont raison. »

Sante se lève. L'horizon est sombre.

— « Tu dois mourir, Enzo. Officiellement. On va brûler ta voiture avec un corps à l'intérieur. Ce sera ta dernière vidéo. Un adieu tragique. »

— « Et si je refuse ? »

— « Alors je devrai te tuer moi-même, ici. Et ce ne sera pas filmé. »

Enzo descend dans la cave. Il y trouve un sac : un Beretta, des liasses de billets enserrées dans des élastiques secs, et un vieux Nokia vert. Il s'engouffre dans un tunnel de service débouchant sur les docks.

Kader l'attend près d'un entrepôt de Mourepiane.

— « On se fait démonter, Enzo, » dit Kader, le visage éclairé par son écran. « Les Vescovali ont ton IP. La Clio est tracée. »

Un point rouge apparaît sur le front d'Enzo. Un claquement sec. Kader s'effondre, son sang s'étalant sur le goudron dans une odeur de cuivre. Enzo plonge derrière un container. Il rampe dans une minoterie désaffectée, les genoux en sang.

Une voix s'élève dans l'ombre de la nef. Calme. Rocailleuse.

— « Ton téléphone est encore allumé dans ta poche, Enzo. On voit la lumière bleue à travers le tissu. »

C'est sa balise. Son propre narcissisme est son bourreau. Il sort l'appareil. 2% de batterie. Un dernier commentaire défile : *« Fake life, bro. »*

Don Sante entre dans l'entrepôt au volant de sa Maserati. Les projecteurs inondent la scène d'une blancheur aveuglante. Il descend, écrase l'iPhone sous son talon massif. Le verre craque. Le silence revient.

— « La vidéo a été supprimée des serveurs, » dit le Don. « Mais l'omertà est brisée. On ne recolle pas un miroir. »

— « Alors... on rentre à la maison ? » bafouille Enzo.

Don Sante remonte dans sa voiture sans un regard pour son fils.

— « Il n'y a plus de maison pour toi. »

Le Don part. De l'ombre, des silhouettes émergent avec des pelles et des sacs de chaux. L'algorithme a rendu son verdict. Contenu supprimé. Le ping est à zéro. La partie est finie.

Chapitre 2

L'Ombre du Vieux-Port

L'Estaque. Midi. Le soleil n'est plus un astre, c'est un marteau-piqueur qui cogne sur le crâne de Marseille jusqu'à ce que le bitume se fende. Derrière les hangars à sardines qui pourrissent sous le sel, l'air vibre d'une chaleur huileuse. Ça sent le gasoil, la friture rance et le métal chauffé à blanc. Une odeur de vieux port, une odeur de planque.

L'Audi RS6 gris Nardo d'Enzo est garée en travers, une tache de technologie insolente au milieu des carcasses de camions rouillés. Le moteur clique, une série de petits bruits métalliques réguliers, comme une bombe à retardement qui refroidit. Enzo sort de la voiture. Il porte un ensemble de survêtement en soie technique, une pièce rare qui ne supporte pas une goutte de sueur. Ses Balenciaga s'enfoncent dans la poussière grise du dock.

Il a le téléphone greffé à la paume. L'écran brille d'une lumière bleue malade, insultant la clarté crue du jour. Il scrolle. C'est un tic, une ponction veineuse numérique. Dans son esprit, le monde n'est qu'un flux de notifications, une statistique à rafraîchir. +1200 abonnés depuis le réveil. La story de la veille — lui, sabrant un Matusalem au *Mistral* — a fait exploser les compteurs. Pour Enzo, exister, c'est être validé par un pixel.

Il s'arrête devant la porte coulissante du hangar n°14. Le métal est bouffé par la calamine. Il y a un silence ici qui ne lui revient pas. Un silence d'avant les satellites.

Il entre.

L'obscurité le frappe d'abord, puis la fraîcheur moite. Au fond, sous une ampoule nue qui balance doucement, Don Sante Moretti est assis. Il ne regarde pas son fils. Il regarde un plat de supions à l'ail posé sur une caisse de marée en plastique retournée. Une bouteille de rosé de Bandol transpire dans un seau de glace. Sante est une relique, un buste romain sculpté dans le cuir et la rancœur. Il porte une chemise en lin blanc, ouverte sur une croix de Malte en or. Ses mains sont larges, noueuses, des mains qui ont étranglé la vie avant de savoir signer un chèque.

Le silence dure. Enzo sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Son téléphone vibre. *Ping*. Une notification Snapchat. Le bruit résonne dans le hangar comme un coup de feu. Sante lève enfin les yeux. Ils sont opaques comme du pétrole brut.

— Éteins cette merde, Enzo.

Sa voix est un râle de gravier qu'on écrase. Ce n'est pas une demande. Enzo hésite, puis verrouille l'appareil et le glisse dans sa poche. Mais il garde la main dessus. C'est son doudou, sa seule réalité.

— C'est le business, Pa', tente-t-il, sa voix trop haute. On n'est plus en 1990. Si t'es pas sur la carte, t'existes pas.

Sante attrape un supion avec ses doigts, l'enfourne, mâche lentement. Il boit une gorgée de vin, puis repose le verre avec une lenteur calculée.

— Le pouvoir, c'est l'ombre, Enzo. La lumière, c'est pour les cibles. Dans mon temps, l'image d'un homme était son ombre sur un mur avant qu'il ne disparaisse. Toi, tu mendies des regards de gens qui n'ont même pas de quoi payer leur abonnement.

— Tu comprends rien au réseau, réplique Enzo. La transparence, c'est le nouveau gilet pare-balles. Je suis trop gros pour couler. Je suis viral.

Sante se lève. Il s'approche, ses chaussures en cuir souple silencieuses sur le béton. Il sent le tabac brun, l'anis et le vieux sang.

— Hier, t'étais en live. Près des chantiers navals. Dans le fond de ta vidéo, il y avait le petit de la Castellane. Le Grêlé. T'as filmé sa gueule trois secondes, Enzo. Un arrêt de mort pour lui. Et un engambi de deux millions pour moi.

Enzo blêmit. Le monde virtuel vient de percuter le fer à deux cents à l'heure.

— Je... je peux supprimer la VOD. Lancer un contre-narratif...

— On n'efface rien ici. Le sang n'est pas du code.

Enzo sort son téléphone, fébrile. Il tourne l'écran vers son père. Des colonnes de transactions en Bitcoin et Ethereum défilent. Le solde affiche un montant qui ferait trembler un paradis fiscal.

— C'est la blanchisserie 2.0, Pa'. Ton cash des machines à sous, ton argent de la came, tout ça, c'est lourd. Ça moisit dans les caves. Moi, je fais passer ça par l'Islande, je le mixe dans la finance décentralisée, et ça ressort plus propre que la conscience d'un nouveau-né.

Sante regarde l'écran comme s'il contenait un démon. Pour lui, l'argent a une odeur, un relief. Ce qu'Enzo lui montre est du vent électrique. Mais les chiffres, eux, sont réels.

— L'argent invisible, hein ? murmure Sante. Mais il y a une chose que ton téléphone ne t'apprendra jamais. On peut hacker un code. On ne hacke pas une balle de neuf millimètres. La famille du Grêlé sait déjà où te trouver... parce que tu leur as dit toi-même.

Un frisson parcourt Enzo. Son téléphone vibre : *« On arrive pour le live. Ne bouge pas. »*

Dehors, le bruit d'un moteur de T-Max déchire le silence de l'Estaque. Sante s'assoit de nouveau. Il reprend un supion.

— Bienvenue dans le métier. J'espère que t'as assez d'abonnés pour ton enterrement.

Le rideau de fer tremble. Une ombre se dessine sur le sol poussiéreux. L'homme à l'entrée tient un Glock 17, le doigt déjà sur le pontet. Enzo veut bouger, attraper son téléphone pour s'en servir de bouclier, mais ses muscles sont du plomb. Sante essuie méticuleusement l'huile d'olive sur ses lèvres avec une serviette en papier.

— Tu vois, Enzo ? Le bruit du moteur. C'est ça, la notification que tu devrais écouter.

Le parrain se lève, s'approche du tueur à l'entrée. C'est La Mèche, un petit soldat des quartiers Nord que Sante a nourri pendant dix ans. Le gamin a les yeux fixés sur le téléphone d'Enzo posé sur une caisse. L'appât du gain numérique a remplacé l'allégeance.

— On m'a dit que le petit avait balancé les clés privées dans son live, Don Sante. Ils veulent la clé. Ou la tête.

Sante gifle son fils. Un claquement sec.

— Tais-toi. Tu parles de liquidité devant un homme qui tient un fer.

Sante se tourne vers le tueur et désigne le téléphone sur un tonneau.

— Approche, petit. Viens prendre le jouet.

La Mèche s'avance. Alors qu'il tend la main, deux ombres surgissent de l'obscurité derrière les conteneurs. Sans un cri, un câble de frein de vélo s'enroule autour du cou du tueur. Le Glock tombe dans la poussière. Le corps s'agite, ses Nike frottent le béton dans une danse macabre. Sante regarde la scène, les mains dans le dos.

— Le silence, Enzo. C'est la seule chose qui ne peut pas être hackée.

Le corps tombe. Le Grec, une ombre au visage de cendre, s'approche. Il ne regarde pas Enzo. Pour lui, le fils n'est qu'un colis, un problème de logistique à traiter. Il traîne le cadavre vers le fond du hangar, là où l'odeur de la grande bleue se mêle à la pourriture.

Sante ramasse le téléphone d'Enzo. D'un geste sec, il le jette dans les eaux huileuses du port. Un petit plouf. Le cercle de lumière bleue s'enfonce avant de s'éteindre.

— On bouge.

La Mercedes Classe S, noire comme un cercueil, s'avance dans le hangar. Enzo monte à l'arrière, s'enfonçant dans le cuir épais. Sante s'assoit à côté de lui et sort un vieux Nokia, sans appareil photo, sans connexion. Il tape un message avec ses gros doigts.

— On va où ?

— On va voir tes investisseurs. On va leur expliquer que ton million de vues était une erreur de calcul.

La voiture s'élanche vers Sainte-Marthe. Enzo regarde par la vitre teintée les lumières de la ville défiler. Il se sent s'effacer. Ils s'arrêtent devant un garage qui sent la poussière de freins et le tabac froid. Sante verse deux verres de Casanis.

— On va éteindre ton existence. On va broyer ce qui reste de ton nom.

Le parrain place l'iPhone 15, qu'il a récupéré on ne sait comment dans les poches de son fils, entre les mâchoires d'un étau de fonte. Il tourne la manivelle. Le verre craque. Des cristaux liquides se répandent en taches psychédéliques. La batterie percée libère une fumée âcre.

— Voilà. Tu es déconnecté.

Le Grec revient. Il pose un sac de sport en nylon sur le capot. À l'intérieur, des liasses de billets de cinquante euros, serrées par des élastiques. La monnaie de l'ombre.

— Le Grec a dû vider trois coffres pour que ton live ne devienne pas le générique de fin de la famille. Ton influence se paie en liquide, pas en followers.

Sante attrape Enzo par la nuque. Une poigne de fer.

— Dans ce sac, il y a de quoi te mettre au vert. Dans une bergerie de l'arrière-pays. Là où les ondes ne passent pas. Tu vas apprendre ce que c'est que de ne pas exister. Les types de la Joliette ont déjà brûlé ta villa. Tout est parti en fumée. Tes serveurs, tes montres, tes fringues. Ta vie a été supprimée, Enzo. Et il n'y a pas de sauvegarde.

La camionnette du Grec, qui pue le poisson et le vieux diesel, s'éloigne de la ville. Enzo est assis à l'arrière, entre des caisses de sardines vides. Il touche sa lèvre fendue. La réalité vient de se charger à 100 %, et elle a le goût de la terre froide.

La mécanique du sang venait de s'enclencher. Enzo Moretti était hors-ligne.

Sante regarde la ville s'éloigner dans le rétroviseur, une lueur de braise au coin des lèvres.

— Dommage. Il avait du talent. Mais le talent sans le silence, c'est juste un suicide assisté.

La nuit marseillaise reprend ses droits, indifférente aux fantômes numériques qui hantent ses ruines. Le sang attend d'être lavé.

Chapitre 3

Le Drop de Trop

L'habitacle de l'AMG G 63 sentait la mort et le cuir neuf. Une odeur âcre, métallique, celle du sang qui commence à refroidir sur les surpiquûres rouges des sièges baquets. Enzo agrippait le volant en Alcantara, ses phalanges livides comme de l'ivoire sous la lumière crue d'un réverbère borgne. Derrière lui, les docks de l'Estaque n'étaient plus qu'une silhouette industrielle dévorée par l'obscurité, un cimetière de containers où le fer hurle quand le vent se lève.

Le moteur V8 ronronnait, un grondement de fauve en cage. Sur le tableau de bord, les LED pulsaient en bleu électrique, un rythme cardiaque synthétique qui contrastait avec le tremblement erratique de ses mains. Sous son sweat-shirt en mesh technique, la GoPro émit un petit bip sonore. *Enregistrement sauvegardé.* Ce son, d'ordinaire synonyme de victoire sur les réseaux, résonnait aujourd'hui comme le glas. Le voyant rouge s'était éteint, mais la séquence était gravée dans le silicium. Pas de filtre, juste la réalité crasseuse d'un drop qui finit en boucherie.

— Putain... chuchota-t-il, sa voix s'enrayant dans une gorge sèche comme le goudron.

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Ses pupilles avaient bouffé l'iris, ne laissant que le vide des écrans éteints. À vingt-deux ans, Enzo Moretti avait le visage d'un ange de la Renaissance retouché sur Photoshop, mais ses yeux racontaient une autre histoire. Celle d'un gamin qui avait confondu la vie réelle avec un stream haute définition.

Il engagea la marche arrière dans un sifflement de pneus. La caméra de recul affichait

une vision nocturne verdâtre, transformant le paysage en zone de guerre. Il vit les corps. Deux ombres désarticulées au sol, près de la carcasse fumante d'une Golf GTI. Les hommes du Panier. Des anciens qui ne comprenaient rien à la blockchain mais qui savaient vider un chargeur.

Vingt minutes plus tard, il se gara dans un garage discret, derrière le boulevard de la Corderie. L'endroit puait l'huile de vidange rance et la poussière séculaire. Un homme l'attendait. Marco. Le "Muet". Il était massif, une montagne de muscles vieillissants. Ses yeux, petits et vifs comme ceux d'un rat, scrutèrent la carrosserie. Il vit l'impact de balle dans l'aile arrière gauche. Une déchirure nette dans le métal de luxe.

Enzo descendit de voiture, les jambes flageolantes. Il tenta d'ajuster sa veste à trois mille balles, mais le tremblement trahissait le rat acculé. Marco ne dit rien. Son silence était une condamnation. C'était le silence de la vieille garde, celui qui juge à la profondeur des cicatrices.

— C'est sous contrôle, bafouilla Enzo en sortant son téléphone.

Marco désigna la GoPro d'un menton lourd. Sa voix semblait avoir été poncée au papier de verre et au tabac brun :

— Ton père t'avait dit, Enzo. Le silence est d'or.

À l'intérieur du bureau, l'air était filtré par une clim poussive. Enzo s'effondra dans son siège de gamer. Il connecta la caméra à la station. Ses doigts, poisseux de sang séché, glissaient sur les touches, compliquant chaque ligne de commande.

— Je vais juste uploader le truc sur le serveur crypté du clan, mentit-il, autant pour lui-même que pour Marco qui restait sur le pas de la porte, immobile comme une gargouille.

Soudain, l'écran vira au rouge. Une notification système : *Upload interrupt. Multiple

ping detected.*

Le téléphone d'Enzo se mit à vibrer frénétiquement. Instagram. TikTok. Telegram. Les notifications s'enchaînaient comme des rafales d'Uzi.

« Wesh Enzo, c'est quoi cette vidéo ? »

« Putain le sang, t'as fumé les mecs de la Castellane en live ? »

« RIP Moretti. »

La vidéo, le segment où l'on voyait Enzo hurler des ordres tandis que le sang éclaboussait le pare-brise, était devenue virale. L'algorithme, ce dieu cruel qu'il avait tant flatté, venait de décider que sa chute serait le contenu le plus rentable de l'année. Marco s'approcha du bureau. Il posa sa main énorme sur le clavier, écrasant les touches dans un craquement sinistre. Il sortit un vieux Beretta 92FS de sa ceinture et le posa près du smartphone qui continuait de s'illuminer comme une petite cloche funèbre.

— Maintenant, dit Marco, on ne peut plus rien effacer. Il faut assumer le sang.

Enzo monta dans une vieille Fiat Punto garée au fond, un véhicule anonyme qui puait le tabac froid et le désodorisant vanille. Il abandonnait le G-Wagon comme on abandonne une identité trop lourde. Marco conduisit jusqu'à un cabanon aux volets écaillés à la Nerthe. L'odeur changea : varech pourri et gazole.

— Ton père sait, lâcha Marco en plantant un Opinel dans la table en bois. Il sait pour la caméra. Il a envoyé un message.

Il jeta un sac en toile devant Enzo. À l'intérieur, un vieux Nokia 3310 et une clé en fer rouillé.

— Tu restes ici. Pas de réseau. Si tu sors ton smartphone, je te tire dans le genou. C'est l'ordre du Vieux.

Enzo regarda le Nokia comme un instrument de torture médiéval. C'était l'exil. Mais

le silence ne dura pas. À l'aube, un gamin en T-Max apparut sur le quai, filmant le cabanon avec son téléphone. La Punto avait été reconnue. La meute arrivait.

Enzo força la fenêtre et s'élança dans la rocaïlle de la Nerthe, ses baskets de luxe griffées par le calcaire. Il grimpait, les poumons en feu, quand Kader, le bras droit de son père, apparut en haut du talus. Le Glock 17 était braqué sur son plexus.

— Discussion ou exécution, Tonton ? haleta Enzo.

— On n'est pas sur Twitch, gamin. Ici, y'a que la terre. Et elle a faim.

Le Nokia vibra. Un appel de Don Sante. Enzo mit le haut-parleur.

— Tu n'es pas un Moretti, Enzo, dit la voix rocaïlleuse. Tu es un miroir. Tu ne reflètes que ce que les gens veulent voir. Et ils veulent voir une chute. Kader, fais ça proprement. Je veux que le signal s'arrête.

Don Sante raccrocha. Kader leva son arme, mais une grenade fumigène orange explosa entre eux. Dans le chaos, une moto de cross déboula. Une silhouette masquée tendit une main gantée. Enzo grimpa derrière, s'agrippant au cuir alors que la Yamaha s'élançait dans un rugissement de bête. Sous un pont d'autoroute, la pilote retira son casque. Sofia Velasquez. La fille du clan rival.

— Le drop est fini, Enzo, dit-elle en sortant un iPad. Ton père t'a enterré, Enzo. Maintenant, c'est nous qui allons creuser sa tombe. Tape le code.

Elle lui tendit un nouveau smartphone, un modèle crypté, noir, sans logo.

— On va utiliser ta mort médiatique pour vider leurs portefeuilles. Toi, tu deviens un fantôme. Bienvenue dans le vrai réseau. Ici, y'a pas de likes. Y'a que des transactions.

Enzo prit le téléphone. L'écran s'alluma, illuminant son visage d'une lumière

spectrale. Il ne ressentait plus rien, ni tristesse, ni remords. Juste le besoin compulsif de voir ce qui se passerait au prochain scroll. Il tapa une série de commandes, piratant les feux du tunnel de la Major pour bloquer le convoi des Algériens qui tentaient de piller le stock de son père.

— On filme quoi, maintenant ? demanda-t-il en montant sur la moto.

Sofia mit son casque, masquant son regard de prédatrice.

— On filme la fin du monde, Enzo. En direct et sans interruption.

Le chapitre de la survie commençait maintenant. Et il n'y avait pas de bouton "skip".

Chapitre 4

Algorithme de la Peur

Le soleil de dix heures tapait déjà comme un sourd sur les dalles en travertin de la terrasse. Un bleu féroce, sans pitié, transformait la Méditerranée en une plaque de métal brûlante. À la Villa Moretti, perchée sur les hauteurs de la Corniche, le silence n'était jamais synonyme de paix. C'était une tension électrique, un câble prêt à rompre.

Enzo était vautre dans un fauteuil en cuir blanc. Ses yeux ne quittaient pas l'écran de son iPhone, dont la luminosité luttait contre l'éclat du jour. Il rajusta sa mèche dans le reflet de la dalle de verre éteinte, s'assurant que son image restait impeccable même dans la solitude de la villa. Sur l'interface nerveuse aux couleurs néon, les chiffres défilaient. Son application de blanchiment, maquillée en jeu mobile, tournait à plein régime.

À l'autre bout de la table de marbre, Don Sante Moretti ne répondit pas. Il décortiquait une figue fraîche avec une précision chirurgicale, utilisant un petit couteau à lame courte. Le vieux lion ne regardait pas son fils. Il pratiquait une autopsie sur le fruit. Ses doigts, épais mais agiles, semblaient familiers avec la mise à nu des chairs.

— Ça s'enflamme, pa', murmura Enzo. Les téléchargements explosent. La brigade financière ne peut pas arrêter la pluie.

Sante porta un morceau de figue à sa bouche. Il mâcha lentement, le regard perdu vers l'horizon où les ferries pour la Corse coupaient l'eau comme des lames de rasoir. Ce silence, Enzo le connaissait. C'était celui qui précédait le mépris.

— Le petit Di Marco a été vu à l’Estaque ce matin, finit par lâcher Sante. Sa voix était basse, rocailleuse. Il n’était pas là pour le poisson.

— Ils sont jaloux, pa’. Leurs réseaux à la papa s’effondrent. C'est propre, maintenant. C’est hygiénique.

Sante posa son couteau. Le bruit du métal sur le marbre résonna comme un coup de feu.

— Rien n’est propre dans ce métier, Enzo. Tu as ouvert la porte de notre coffre-fort et tu as invité tout Marseille à venir faire un selfie devant. Tu parles d’ombre comme si c’était un filtre, mais ici, si on te voit, c'est que t'es déjà mort.

Le ton était définitif. Sante alluma une brune sans filtre, la flamme du Zippo claquant dans l’air chaud. À quelques kilomètres de là, l’odeur de la ville changeait. Le sel faisait place au brûlé.

Lorsque Enzo arriva à l’Estaque deux heures plus tard, une colonne de fumée noire, grasse, s’élevait derrière les hangars à bateaux. Il gara sa RS6 à l’arrache. L’odeur de l’ozone et du plastique calciné lui souleva le cœur. Kader, son bras droit, l’attendait près d’une caisse de transport de poisson. À l’intérieur, gisant sur un lit de glace fondue, se trouvait son serveur principal, littéralement fendu en deux par une hache de boucher. Par-dessus, une figue mûre avait été écrasée, son jus violet poissant les circuits imprimés.

Le vieux monde venait de hacker le nouveau.

— On fait quoi ? demanda Kader, la voix chevrotante.

Enzo ne répondit pas. Il fixait la signature des Di Marco. Le silence n’était plus une

stratégie, c'était une paralysie. La réalité physique venait de percer son bunker de verre.

Le retour à la villa fut une chute libre. Don Sante n'était plus sur la terrasse. C'est Le Muet qui attendait dans l'allée, près d'un Renault Master délabré qui puait la Javel et le gazole. L'homme ne parla pas. Il désigna simplement le fourgon. Enzo comprit que la fête était finie. Sa RS6 resterait là, trophée inutile d'une guerre qu'il n'avait pas vue venir.

Le trajet vers la cachette de Mazargues se fit dans une obscurité poisseuse. Le Muet conduisait comme un automate, évitant les caméras, glissant dans les veines sombres de la ville. Enzo sentait le vide dans sa poche : son iPhone était resté sur la table de marbre, confisqué par son père.

Le hangar de repli sentait la poussière et l'huile de moteur. Sous une ampoule nue, Le Muet posa un plat de pâtes froides, figées dans une sauce tomate trop grasse. Le métal de la fourchette en inox avait un goût de fer. C'était le repas de l'oubli.

— Ton père a pris les clés, gronda Le Muet, sa voix ressemblant à du gravier broyé. Il va garder l'outil, mais il supprime l'ouvrier. Les Di Marco ne veulent pas ton code, Enzo. Ils veulent ta peau pour avoir mis la lumière sur le business.

Un bruit de moteur déchira le silence du quartier industriel. Le Muet fut debout en un éclair, sortant un Glock de son blouson. Ce n'était pas une mise en scène pour les réseaux sociaux. C'était du hardware lourd.

— Reste là.

Des pas lourds résonnèrent sur le quai. La porte de l'entrepôt grinça. Le Muet revint quelques minutes plus tard, traînant par le col un gamin des cités qui tenait encore un smartphone allumé. L'écran affichait la carte de l'application. La géolocalisation

d'Enzo, qu'il avait lui-même peaufinée, avait servi de balise aux tueurs.

— Ils sont là, dit Le Muet. Ils ne viennent pas pour un selfie.

Il tendit un Beretta à Enzo. L'arme était froide, pesante, réelle. Dehors, les phares de plusieurs berlines percèrent l'obscurité du hangar. Les Di Marco ne faisaient pas de "gaming". Ils venaient débrancher la prise.

Le premier coup de feu éclata, pulvérisant l'ampoule au-dessus d'eux. Dans le noir soudain, Enzo ne sentit plus les vibrations de ses notifications imaginaires. Il ne sentit que la crosse granuleuse de l'arme et l'odeur métallique du sang qui commençait déjà à couler quelque part dans les ombres.

Le cloud était vide. La terre était pleine.

Chapitre 5

Live Fatal

L'air de la chambre est saturé. Une mixture épaisse de vapeur de puff à la pastille glacée, d'ozone de composants surchauffés et de l'odeur d'un plat de linguine alle vongole refroidi sur le coin du bureau en carbone. Enzo Moretti s'en fout. Il est dans le « Flow ». Ses doigts dansent sur un clavier mécanique dont le cliquetis ressemble à une rafale de micro-Uzi. Sur Twitch, le compteur grimpe : 12 000 spectateurs. Un record.

— « On est là le sang ! » hurle Enzo dans son micro Shure. « Marseille c'est la Ligue des Champions, même sur les serveurs coréens. »

Son visage, sculpté par la lumière bleue des écrans, est une estampe de la vanité moderne. Teint hâlé de la Corniche, coupe dégradée à blanc, t-shirt de créateur. Il se sent intouchable dans cette villa de l'Estaque. Mais le son change. Ce n'est pas le jeu. C'est un bruit mat, le pivot d'une porte massive, suivi d'un frottement de cuir sur le parquet.

Derrière lui, Malik entre. Le visage taillé dans le silex, les yeux vides. Il traîne Castiglione par le col, un petit comptable dont la terreur a déjà vidé les sphincters. Malik ne regarde pas la caméra. Il ne sait même pas ce qu'est un « stream ». Pour lui, ce qui est dans cette pièce n'est que du bruit de gamin.

Le chat s'affole. Les messages défilent à une vitesse épileptique. Enzo se fige. Le mot *GAME OVER* s'affiche en rouge sanglant sur son moniteur, reflété dans ses pupilles dilatées.

— « Malik ? Putain, vous foutez quoi ? Je suis en live là ! »

Sa voix est celle d'un enfant dont on casse le jouet. Malik ne répond pas. Il sort son Glock 17, un geste lent, de pur travail de bureau. Malik jette un regard de dégoût profond vers Enzo, puis crache au sol, juste à côté des sneakers immaculées de l'héritier. Pour Malik, Enzo n'est plus un Moretti ; c'est une fuite d'eau, un parasite.

Castiglione hurle vers l'objectif, un dernier réflexe de malveillance :

— « Moretti ! Sante Moretti me tue ! Regardez ! »

CLAC.

La détonation sèche sature les capteurs. Un sifflement strident remplace le son du jeu. Sur le mur blanc cassé, une corolle de rouge sombre et de fragments gris s'épanouit. Malik range son arme, essuie une goutte sur son revers de veste avec un mépris souverain pour le cadavre et le gamin livide derrière ses écrans.

— « Nettoie ton bordel », lâche Malik avant de sortir.

Le téléphone d'Enzo sur le carbone vibre comme un insecte agonisant. Les notifications ne sont plus des messages, c'est une condamnation à mort en temps réel. En quarante secondes, le secret des Moretti est devenu le divertissement du monde.

La porte gémit à nouveau. Don Sante entre dans le halo de la Ring Light. Le contraste est une insulte. Sante ne regarde pas son fils. Il regarde le vide, là où son empire vient de s'évaporer. Ses mains sont sèches, indifférentes au chaos.

— « Tu as tué la famille, Enzo », murmure-t-il. « Pas avec un flingue. Avec un jouet. »

Sante saisit le micro et arrache les câbles d'un geste lent. Il ne comprend pas le Cloud,

mais il comprend la trahison. Il brise le verre du malt qu'il tenait contre l'objectif de la webcam. Écran noir.

Vingt minutes plus tard, la RS6 hurle dans les ruelles de l'Estaque. Le V8 biturbo est un battement de cœur en surchauffe. Enzo a le téléphone greffé à la paume, ses yeux rivés sur les 5 millions de vues. Sante, à l'arrière, serre son vieux 1911. Ils s'engouffrent dans un hangar qui sent le vieux pneu et la solitude. Sante descend, s'approche d'un vieux bureau en formica. Il touche une vieille boîte de panisses froides, un reste de l'ancien monde. Malik, posté à l'entrée, range son arme avec une raideur qui dit tout son dégoût pour le gosse qui continue de scroller.

— « Pose ça, Enzo », ordonne Sante.

— « Papa, les Giraud ont mis une prime sur Telegram... »

Sante lui arrache l'appareil. Il ne discute pas. Il pose le téléphone sur le bureau, à côté d'un bidon d'essence ouvert. Il allume son Zippo. L'explosion de la RS6 et du hangar nettoie la nuit, mais elle ne supprime rien sur les serveurs de San Francisco.

Ils finissent sur un vieux pointu marseillais, un bateau de bois pourri qui sent le gasoil et le varech. Sante est à la barre. Le silence du Parrain n'est plus une menace, c'est un linceul. Enzo réalise que dans ce monde qu'il a créé, la pire des punitions n'est pas la mort. C'est l'anonymat.

Ils accostent dans une calanque borgne. Un cabanon de pierre sèche les attend. L'odeur change radicalement : ici, c'est l'ail, l'huile d'olive rance et le vin qui attaque l'émail. L'Anguille, un vieux de la vieille, hoche la tête. À l'intérieur, l'unique ampoule pend au bout d'un fil jauni. Sante s'assoit devant une table en bois entaillée. Il coupe une tranche de saucisson sec, une barre de gras sombre.

— « Mange », ordonne-t-il.

Enzo goûte la réalité : c'est dur, salé, ça brûle la gorge. Sante allume un vieux transistor. La voix de France Bleu Provence annonce déjà les perquisitions sur la Corniche. Sante éteint la radio.

— « La Corniche est morte. Tes followers sont des fantômes. Ici, on va voir si tu es capable de hacker le destin. »

Un bourdonnement déchire le silence. Un drone. Enzo lève les yeux, le cœur au bord des lèvres. C'est le son de sa génération. C'est le signal de la traque. Sante n'a pas besoin de regarder. Il éteint l'ampoule. L'obscurité totale s'abat, plus dense que n'importe quel mode sombre.

Il tend un Beretta mat à son fils. Le métal est froid, définitif.

— « Ne bouge plus », chuchote Sante. « Le silence, c'est ton seul pare-feu maintenant. »

Sante glisse une cartouche dans la chambre. Le clac métallique résonne comme une sentence. Le jeu est terminé. La partie réelle commence. Elle ne se joue pas avec des pouces, mais avec des tripes. Enzo inspire l'air chargé de peur. Il n'y a plus de bouton « Annuler ». Seulement le fer, le sel, et l'attente du prochain clic. Celui d'un percuteur.

Chapitre 6

Bad Buzz Sanglant

Le soleil de l'Estaque ne pardonne rien. Il ne baigne pas les choses, il les dénonce. À quatorze heures, sous ce zénith de plomb qui transforme le goudron des docks en une mélasse poisseuse, Marseille ressemble à un moteur en surchauffe. Dans l'habitacle de sa Porsche GT3 RS « Ultraviolet », Enzo regarde son iPhone. Le verre est brûlant. Ce n'est plus un téléphone, c'est un détonateur.

Sur les réseaux, le hashtag MorettiRedRoom caracole en tête. La vidéo est là, partout. Un cauchemar en 4K. On y voit Enzo, sourire ultra-bright, en train de « flex » devant ses abonnés. Et puis, au second plan, dans le flou d'un mode portrait mal géré, l'impensable : deux porteurs du clan traînant une « balance » des Gitanos. Le bruit sec du 9mm, étouffé, mais audible entre deux dons de cinquante euros. Le sang qui gicle sur un carton de marchandises. Enzo avait coupé le live en hurlant, mais le Cloud n'oublie jamais. Le flux, ce courant électrique qu'il avait courtisé à coups de voitures de luxe, venait de se retourner contre lui.

Il engage la première. La boîte claque. Il quitte l'Estaque, direction la Corniche.

La Villa Moretti ne sent pas la mer. Elle sent le pin brûlé et le jasmin trop lourd. C'est un bunker de marbre blanc. Devant le portail, les petites mains du réseau ne le regardent pas. Ils ont les yeux rivés sur leurs propres écrans. Ils scrollent sa chute en temps réel. Le respect s'évapore plus vite que l'essence sur le bitume.

À l'intérieur, l'air est refroidi par une pierre de taille ancestrale. Don Sante est assis au bout de la table en chêne. Devant lui, un plat de poulpes à la provençale. La nourriture est froide. À ses côtés, le premier cercle : des hommes dont les mains

ressemblent à des racines de vignes. Don Sante ne lève pas les yeux. Il pique un morceau de poulpe avec sa fourchette en argent. Le tintement du métal contre la porcelaine résonne comme un glas.

— Sante... commença Enzo, la voix trop aiguë. C'était un bug, j'ai tout supprimé en deux minutes.

Sante mâchait. Le temps des Moretti ne se mesurait pas en minutes, mais en années de centrale. Don Sante sentait la pierre froide et le savon de Marseille. Une odeur de propre qui annonçait les corbillards.

— Deux minutes, murmura enfin le vieux parrain. Sa voix était un froissement de parchemin. Dans ton monde de verre, c'est l'éternité. On ne vend pas du rêve, Enzo. On vend du silence. C'est notre seule marchandise. Aujourd'hui, tu as transformé nos affaires en télé-réalité pour des gamins qui se touchent devant des pixels.

— Mais la crypto, Sante ! On est des rois du Web3 !

Enzo agita son téléphone comme un talisman. Sante se leva lentement. Il s'approcha, envahissant l'espace de son fils. Il prit l'appareil. Ses gros doigts, marqués par le travail manuel, manipulaient l'objet avec mépris. D'un geste brusque, il lâcha l'iPhone dans la carafe de vin blanc. L'appareil coula dans le Cassis. L'écran s'illumina une dernière fois, affichant une notification TikTok, puis s'éteignit dans un sifflement pathétique.

— Les Gitanos ont mis un contrat, Enzo. Ce n'est pas un ban numérique. C'est du plomb.

L'un des hommes, Turi, intervint. Sa voix était un grognement de diesel froid.

— Les petits dans les quartiers font des remix de ta vidéo, Enzo. Ils disent que les Moretti sont devenus une marque de vêtements. Sur le terrain, si tu n'es pas craint, tu

es une cible.

— Tu pars, conclut Sante. Turi t'accompagne. Tu vas aller dans la vieille bergerie, dans le haut-Var. Là où le GPS s'arrête. Si tu touches à une puce électronique, Turi te coupe les doigts.

— Et la Porsche ?

Sante posa son verre. Un sourire cruel étira ses lèvres.

— Elle reste ici. On la repeint en noir pour les livraisons. Toi, tu pars en C15. Blanc. Bosselé. Comme un paysan.

Le trajet vers le haut-Var fut une agonie de tôle vibrante et d'odeur de gasoil mal brûlé. Enzo fixait ses genoux, ses pouces bougeant tout seuls dans le vide, cherchant un écran absent. À la bastide, le silence fut total. Pas de réseau. Juste le vrombissement des cigales et l'ombre des pins. Mais Sante savait que brûler des serveurs ne suffisait pas.

Le soir même, Turi ramena Enzo vers le littoral, au Vallon des Auffes. Le petit port dormait sous le viaduc. Sante attendait près de l'eau noire. Deux hommes déversaient des sacs de chaux vive dans une cuve. La poussière blanche s'éleva, âcre, chimique.

— On va te dissoudre, Enzo, dit Sante sans émotion. Pas seulement ton corps. Ta mémoire. On va racheter les serveurs s'il le faut. Dans un mois, si quelqu'un tape ton nom, il n'y aura qu'une page d'erreur. Tu voulais l'immortalité numérique ? Je t'offre le néant matériel.

Turi saisit Enzo. Le cri du jeune homme fut étouffé par la rumeur de la mer. Sante se détourna et monta dans sa Mercedes. Il sortit son vieux Nokia à touches et composa un numéro.

— C’est fait. Le nettoyage a commencé. Dites aux autres clans que le silence revient sur Marseille.

Il raccrocha. Sur la banquette, il aperçut un instant le reflet de la ville dans la vitre. Marseille scintillait de millions de smartphones, des millions de témoins invisibles qui continuaient de partager la vidéo. Il comprit alors que le secret était une relique. On ne tue pas un signal avec de la chaux.

— Turi, dit-il alors que la voiture s'élançait. Demain, on déjeune chez César. Des pâtes aux oursins. Et pas un mot.

La Mercedes s'enfonça dans les tunnels de la ville, là où aucun signal ne passait. Pour un court instant, Sante Moretti fut à nouveau invisible. C'était le luxe ultime. Le luxe des morts. Le crime était enfin redevenu une affaire de sang-froid, loin de la lumière bleue.

Chapitre 7

Le Contrat

Le béton sue une humidité poisseuse, chargée d'une odeur de salpêtre et de câbles chauffés à blanc qui colle à la peau comme une promesse de linceul. Enzo est terré dans le « Terminal », un sous-sol aménagé sous un entrepôt de pièces détachées, quelque part entre Saint-Henri et l'Estaque. À la surface, les carcasses de bagnoles désossées montent la garde sous une lune de plomb. En bas, il n'y a que le bourdonnement des serveurs et le battement de cœur désordonné d'un héritier qui réalise enfin que le monde réel n'a pas de bouton *reset*.

Sur le bureau en inox, une boîte de pizza grasse. La mozzarella a figé, blanche et froide comme une peau de macchabée. À côté, un Glock 17 dont l'acier semble absorber la lumière bleue des moniteurs. Enzo n'a jamais tiré sur personne. Pour lui, la violence était un montage cut sur After Effects. Aujourd'hui, elle a l'odeur de l'huile de moteur et le silence de son père au bout du fil. Don Sante ne l'a pas rappelé. Dans le milieu, quand on ne vous parle plus, c'est qu'on est déjà en train de calculer le prix du bois pour le coffre.

Enzo tape frénétiquement sur son clavier. Il navigue sur *The Red Cellar*. L'écran affiche une interface austère. Du noir, du gris, du brut. C'est le sous-monde. Il descend les entrées. Et il le voit. Une capture d'écran de son propre live Twitch. Il sourit sur la photo, un casque audio sur les oreilles, l'air arrogant.

****TARGET: ENZO MORETTI. STATUS: OPEN. BOUNTY: 250,000 MONERO.****

Le chiffre le frappe comme un coup de crosse. Quarante-cinq millions d'euros. Les Di Marco ne font pas que vouloir sa mort ; ils transforment son exécution en une

cotation boursière. Sa valeur marchande est désormais plus élevée mort que vif. Il regarde son pull en cachemire Loro Piana, une pièce à deux briques, maintenant tachée de sueur froide et de poussière de garage. Le luxe, ici, n'est plus qu'une cible peinte sur le torse.

Soudain, les lumières du bunker vacillent. Le ronronnement des serveurs change de fréquence. Le noir devient total. Le silence n'est plus une attente, c'est une présence.

À l'extérieur, une Mégane banalisée s'est garée sans bruit. Deux hommes en sont sortis. Pas de masques, pas de cris. Des techniciens. L'un d'eux sort une petite bouteille pressurisée. Pas de bélier, pas de fracas. Il pulvérise de l'azote liquide sur les gonds de la porte blindée. Le métal gémit, se fragilise sous le froid absolu. Un seul coup de masse sec, feutré, et l'acier éclate comme du cristal.

Lucas entre le premier. Il ne lève pas son arme tout de suite. Il regarde la pièce avec un mépris de professionnel pour ce gamin qui a cru que l'omertà se gérait avec des algorithmes. Enzo est recroquevillé sous le bureau, le Glock tremblant dans sa main droite, son téléphone dans la gauche. L'écran du smartphone brille une dernière fois, affichant une notification Instagram inutile, avant que Lucas ne l'écrase sous sa semelle de gomme.

— Pose ça, minot, dit Lucas d'une voix sourde. Tu vas te blesser.

Enzo essaie de parler, mais sa gorge est un désert de sel.

— Mon père... il a payé pour que vous veniez ?

Lucas ne répond pas. Il ajuste sa prise sur son arme, déjà équipée d'un modérateur de son d'usine. Il n'y a pas de haine, juste la froideur d'une mise à jour système. Enzo n'est plus un fils, il est un passif. Une erreur de code qu'on efface pour que le programme principal puisse continuer à tourner. Le premier tir est une ponctuation sourde dans l'obscurité.

À cinq kilomètres de là, sur la Corniche, Don Sante Moretti est assis dans sa salle à manger. Les baies vitrées ouvrent sur une Méditerranée noire et huileuse. Sur la table massive, une daube de poulpe fume dans un plat en terre cuite. L'odeur du vin rouge réduit, du thym et des olives noires remplit la pièce, chassant les relents d'iode de la mer.

Sante mange seul. Il rompt le pain avec une précision chirurgicale. Il porte une fourchette de poulpe à sa bouche. La chair est ferme, presque caoutchouteuse, exigeant une mastication lente, patiente. C'est le goût de Marseille, celui qui ne change pas, celui qui survit aux siècles et aux modes.

Son téléphone, un vieux modèle à clapet dépourvu de toute technologie moderne, vibre une seule fois sur la nappe en lin. Il ne le regarde pas. Il sait.

Il prend une gorgée de Bandol, laissant l'amertume du tanin tapisser son palais. Ce repas est le cœur de son empire. Ce calme, cette solitude dans cette villa-mausolée, c'est ce qu'il a protégé en signant l'arrêt de mort de son propre sang. Il a tué son fils pour protéger son plat de poulpe, pour protéger la tranquillité de ce monde ancien où le secret est la seule monnaie qui ne se dévalue jamais.

Un homme qui sacrifie sa descendance pour préserver l'ordre des choses n'est pas un héros, c'est une machine. Sante savoure la sauce riche, sombre comme du pétrole. Il n'y a pas de remords, seulement la satisfaction d'un bug corrigé.

À l'Estaque, Lucas et son porte-flingue chargent un sac de sport en nylon dans le coffre de la Mégane. Ils ne laissent derrière eux que l'odeur de l'ozone et une boîte de pizza dont la mozzarella continue de figer.

Sur le Darknet, la page de *The Red Cellar* s'actualise. Le contrat est marqué comme

« Terminé ». Les Moneros ont été transférés. L'algorithme a rendu son verdict.

Don Sante termine son assiette. Il s'essuie les lèvres avec une serviette blanche, d'une blancheur immaculée, puis il regarde les lumières du port s'éteindre une à une. Le silence est revenu sur Marseille. Un silence de plomb. Un silence de parrain.

C'est l'ordre des choses. C'est l'algorithme du sang.

Chapitre 8

Déconnecté

L'écran de l'iPhone 15 Pro Max brillait d'un éclat maladif, une lucarne de lumière bleue qui pomperait presque l'oxygène de l'habitacle de l'Audi RS6. Sur le tableau de bord, le reflet de la coque en fibre de carbone vibrait au rythme des notifications. La rue n'avait pas de bouton « report ». Elle se contentait d'encaisser les dettes en liquide ou en bidoche, et là, le compteur s'affolait.

Enzo sentit une goutte de sueur glisser le long de sa tempe. Ses doigts tremblaient sur le rectangle de verre. Ce n'était pas encore la peur de mourir ; c'était le manque. La dopamine se retirait de ses veines, le laissant sec, nerveux, le pouce tressaillant d'un réflexe fantôme, cherchant désespérément un flux à rafraîchir.

— Éteins-le, Enzo.

La voix de Malek était un murmure de papier de verre. Il ne regardait pas l'écran, mais les rétros, scrutant chaque T-Max qui remontait la file avec une paranoïa chirurgicale.

— C'est ce bâtard de leak, cracha Enzo, la voix brisée par le déni. Si Malek avait conduit plus vite, si ces followers de merde n'avaient pas screené la story... Je peux pas couper. Si je coupe, je sais plus d'où ils déboulent.

— Ça vient de partout, petit con. Ton flux, c'est une balise GPS pour les condés et un contrat ouvert pour les Turcs. Tu l'éteins, ou je le balance par la fenêtre.

Malek braqua le volant, engageant l'Audi dans une ruelle de l'Estaque où les murs de

pierre semblaient se refermer comme une mâchoire. Les capteurs de stationnement se mirent à biper furieusement. *Bip. Bip. Bip.* Pour Enzo, c'était le son d'un électrocardiogramme qui lâche. Ils s'arrêtèrent devant un entrepôt mangé par la rouille. Ici, la seule fibre était celle des sacs de sport remplis de billets. Le Wi-Fi était remplacé par une paranoïa à haute fréquence qui faisait grésiller l'air.

Tonton Bakir attendait devant la porte, un débardeur taché de graisse collé à la peau. Il ne savait pas envoyer un SMS, mais il savait faire disparaître un homme en trois étapes.

— Donne, dit Bakir en tendant une main grasse.

Enzo hésita, serrant son appareil comme une extension de son âme. Bakir lui arracha des mains. Il ouvrit un seau en plastique où flottait une odeur corrosive. Le plouf fut dérisoire. Une seconde pour dissoudre six ans de narcissisme et de secrets de famille dans un mélange d'eau de Javel et d'ammoniaque. Enzo regarda la bulle qui crevait à la surface. C'était son identité qui rendait l'âme.

— Voilà, grimaça Bakir. Maintenant, t'es personne. Mange. T'as une sale tête.

Il lui tendit un morceau de pain dur et une boîte de sardines à l'huile entamée. Enzo prit le pain, mais le goût de la graisse rance lui souleva le cœur. Il repensa aux sushis livrés par drone sur son rooftop. C'était la faute de ces vieux croulants, de leur monde de suie et de sardines. S'ils avaient utilisé des brouilleurs, s'ils avaient été modernes...

— Ton père veut te voir, lâcha une voix d'outre-tombe.

Un homme massif se découpait en contre-jour. Le « Nettoyeur ». Il tenait un sac de sport en toile noire. Dans ce milieu, on ne transporte jamais de vêtements de rechange dans ce genre de sac.

— Et il a dit de ne pas oublier d’apporter ton jouet.

Il désigna le seau de Javel où l’iPhone finissait de bouillir.

— On y va, ordonna Malek en le poussant vers un vieux vélo de livraison rouillé qui traînait dans un coin. Enfile la veste jaune. On te prendra pour un esclave du clic. C’est ta seule chance de traverser la Joliette sans te faire trouser.

La déchéance fut immédiate. Enzo, le prince de la Corniche, pédalait maintenant sur un clou dont la chaîne sautait à chaque effort. L’effort était sale. Le soleil de plomb transformait le goudron en mélasse. Très vite, ses mollets crièrent grâce. Une douleur acide remonta le long de sa colonne. Ses poumons brûlaient, l’air chargé de gasoil lui griffait la gorge. Il sentit le goût métallique du sang dans sa bouche après avoir mordu sa langue sur un nid-de-poule.

Il n’était plus qu’un corps en mouvement, une cible anonyme sous les dômes noirs des caméras de la ville. Chaque fois qu’un moteur vrombissait derrière lui, il manquait de s’effondrer. Ce n’était plus de la paranoïa, c’était de la survie brute. Il abandonna le vélo près du Cours Julien, s’engouffrant dans une cage d’escalier qui sentait l’urine et le désespoir.

Il monta les marches quatre à quatre, ses jambes flageolantes manquant de le trahir. Arrivé au dernier palier, il se laissa glisser contre le mur lépreux. Le silence était total, seulement brisé par le sifflement de sa respiration courte.

Soudain, une vibration. Dans sa cuisse droite.

Le cœur d’Enzo manqua un battement. Un espoir fou : le téléphone était-il encore là ? Avait-il survécu à la Javel ? Était-ce une notification de secours ? Il plongea sa main dans sa poche avec la ferveur d’un noyé.

Ses doigts ne rencontrèrent que le vide du tissu.

La vibration fantôme s'éteignit, le laissant seul dans l'obscurité. Ce n'était pas un message. C'était son cerveau qui glitchait, incapable d'accepter qu'il n'y avait plus personne au bout du fil. Dehors, le bruit d'une Audi A8 s'arrêta pile devant l'immeuble. Pas de musique. Pas de cris. Juste le cliquetis d'un moteur chaud qui refroidit dans la nuit.

Enzo ferma les yeux, le pouce tressaillant une dernière fois contre sa propre paume. Le monde continuait de tourner à 60 images par seconde, mais pour lui, le temps venait de se figer dans un mode où chaque erreur se payait en plomb.

Il était enfin déconnecté. Pour de bon.

Chapitre 9

L'impasse de l'Estaque

Le silence n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. À l'Estaque, quand le mistral s'écrase contre les façades délavées et que le soleil transforme le goudron en une pâte gluante qui colle aux semelles des Triple S, le silence pèse le poids d'un linceul.

Enzo avait le pouce crispé sur son boîtier en polymère, un brouilleur de signal large spectre acheté en crypto à des Ukrainiens. Devant lui, deux ombres gainées de cuir mat montaient des motocross électriques, silencieuses comme des spectres. Ils l'avaient serré dans l'impasse de la Rue des Martyrs, là où les murs de pierre sèche suintent l'odeur de la friture et du sel.

Il pressa le bouton.

Le moteur de la première bécane hoqueta. Un gémissement électronique, un court-circuit, puis le néant. Le pilote perdit l'équilibre, ses bottes Alpinestars griffant le bitume. Le second vit son tableau de bord s'affoler avant de s'éteindre. Enzo ne demanda pas son reste. Il pivota sur ses talons, sa chemise Versace collée à son torse par une sueur acide. Il n'était pas un soldat, juste un gamin de vingt-deux ans qui avait voulu transformer l'omertà en un show de télé-réalité.

Il s'engouffra dans un labyrinthe de hangars à bateaux, là où les carcasses de vieux pointus pourrissaient à l'ombre. Accroupi derrière une citerne rouillée, il sentit une chaleur anormale contre son poignet. Sa Patek Philippe Nautilus, le cadeau de Sante pour ses vingt-et-un ans. Sous le cristal de saphir, entre les rouages d'or blanc, une minuscule diode rouge clignotait avec une régularité de métronome.

Ping. Ping. Ping.

Le froid le saisit. Ce n'était pas une montre, c'était une laisse. Son père l'avait balisé comme un mouton avant l'abattoir. Enzo saisit une pierre de calcaire pointue. Il frappa le cadran une fois, deux fois, jusqu'à ce que le verre explose et que les aiguilles s'envolent comme des insectes morts. Il arracha le bracelet tordu, laissant une trace sanglante sur sa peau, et balança l'objet dans le coffre ouvert d'une épave de voiture.

Il croyait avoir rompu le fil. Il se trompait.

Une main massive, large comme un battoir, se posa sur son épaule. Gaby « l'Enclume ». L'homme ne portait pas de technologie, il ne connaissait pas les réseaux. Il portait simplement l'odeur du tabac froid et la certitude de la violence.

— On bouge, petit. Le vieux t'attend.

La Fiat Panda déginglée monta vers les hauteurs de l'Estaque, là où les ruelles deviennent des boyaux de pierre. Ils s'arrêtèrent devant un cabanon miteux accroché à la falaise. Don Sante Moretti était là, assis devant une table en plastique jaune, une bouteille d'anisette et deux verres troubles posés devant lui. Il ne regardait pas son fils. Il regardait la mer, là où l'horizon dévorait les lumières de la rade.

— Tu t'es donné en spectacle, Enzo, dit le parrain sans lever les yeux. Maintenant, le public veut voir ton sang. Et à Marseille, on ne rembourse jamais les places.

— J'ai créé un empire, papa... balbutia Enzo. On brassait des millions.

Sante versa l'eau dans l'anisette. Le mélange vira au blanc laiteux.

— Tu as brassé du vent. Tu as brisé la seule règle qui nous maintenait en vie :

l'ombre. Tes followers ne viendront pas te porter les oranges aux Baumettes, et ils ne porteront pas ton cercueil. Ils scrolleront juste la vidéo de ta chute en attendant la suivante.

Sante posa un vieux Beretta 9mm sur la table. Un acier mat, sans électronique, sans faille.

— Ton live a balancé la position de ce cabanon il y a six mois. Tu as donné les clés de la forteresse pour quelques likes. Les mecs du Castellans sont déjà en bas.

Le rugissement de moteurs thermiques déchira le calme de la colline. Des T-Max, bruyants, brutaux. Le son de la vieille école qui vient solder les comptes. Sante se leva, ramassa le flingue et fit signe à Gaby.

— Emmène-le. Le Zodiac est aux Figuières.

— Et toi ? demanda Enzo.

Sante sourit, un sourire de loup qui accepte la fin.

— Moi, je vais leur expliquer qu'on ne filme pas un Moretti sans autorisation.

Gaby traîna Enzo vers le sentier des douaniers. Derrière eux, les premières rafales claquèrent, sèches comme des fermetures de cercueils. Enzo courait, déchirant son costume à trois mille euros sur les rochers, ses mains griffant la terre. Il n'y avait plus de filtre, plus de montage. Juste la douleur et l'odeur du fer.

Ils atteignirent la calanque. Le Zodiac attendait dans l'eau noire. Gaby poussa Enzo à bord et lança le moteur. L'embarcation s'élança vers le large, coupant les vagues comme un rasoir. Enzo s'accrocha au boudin, regardant Marseille s'éloigner, ses lumières scintillant comme un processeur en surchauffe.

Il baissa les yeux sur ses mains tremblantes. Dans l'obscurité totale de la mer, il vit une petite lueur rouge clignoter sur le revers de sa veste. Discrète. Persistante. Une puce cousue dans la doublure, alimentée par l'énergie cinétique de sa fuite.

Gaby ne le regardait pas. Il fixait le large.

Enzo comprit alors que l'algorithme n'avait jamais cessé de calculer. On n'échappe pas au réseau, on fait juste partie de la prochaine mise à jour. Destination : le fond de la rade.

Chapitre 10

Le Code de Judas

La villa de l'Estaque transpire. Une bâtisse carrée, massive, nichée derrière des murs couverts de tessons de bouteilles et de caméras 4K qui balayent l'horizon comme des yeux de requins. À l'intérieur, l'air est poisseux, saturé par l'odeur de la mer qui cogne contre les rochers en contrebas et celle, plus âcre, de la vieille graisse de friture.

Enzo est prostré dans le sous-sol, le « bunker ». C'est là que le daron, Don Sante, entreposait autrefois les caisses de Marlboro de contrebande. Aujourd'hui, l'espace est colonisé par le futur : trois écrans incurvés crachent une lumière bleue électrique qui découpe le visage d'Enzo, lui donnant l'air d'un spectre déterré. Sur la table en formica écaillé, un reste de pizza froide de chez *Sauveur* gît dans son carton gras. À côté, un iPhone 15 Pro Max, l'écran fissuré, vibre sans discontinuer. Les notifications Telegram pleuvent : des menaces, des insultes, envoyées par des comptes anonymes avec des avatars d'AK-47.

Il est dans le « Ghost », le téléphone crypté de Malik. Malik, son bras droit, celui qui gérait la logistique pendant qu'Enzo gérait le storytelling. Il trouve une conversation sur *Session*. L'interlocuteur n'a pas de nom, juste une série de chiffres : *00-DM-MARCO*. Les Di Marco. Le clan rival du Panier.

« Assure-toi qu'on voit bien le visage du daron ou celui d'Enzo quand ça part en vrille », dit le message. *« 50k en USDT sur ton wallet dès que la vidéo est virale. »*

Enzo lâche la souris. Le silence de la pièce devient pesant. Il n'y a pas eu de bug, pas

d'accident de parcours d'un gamin trop imbu de sa personne. C'était une exécution numérique programmée. Il cherche une faille. Sa seule chance de rebooter le système.

Il attrape un Glock 17 posé sur l'étagère, entre une pile de disques durs et une statuette de la Bonne Mère. Le poids de l'acier est froid, rassurant et terrifiant à la fois. Il pose la main sur la poignée de la porte en fer. Elle est glacée. Son iPhone s'allume sur la table. Un nouveau message.

Malik : « Alors petit, tu dors pas ? Fais pas de bêtises. Je passe te voir dans dix minutes. »

Enzo quitte le bunker. Il monte l'escalier en colimaçon, chaque marche grinçant comme une alarme. Arrivé en haut, il s'arrête derrière la porte du salon. Il entend le clic d'un briquet. L'odeur d'un cigare *Cohiba* se mêle à celle de la viande qui mijote. Son père est là, silencieux.

La porte d'entrée s'ouvre. Le bip de l'alarme retentit, lancinant.

— Enzo ? appelle la voix de Malik, trop lisse. T'es là, mon frère ?

Enzo se glisse dans l'ombre du vestibule. Il voit Malik entrer dans le champ de vision, sa silhouette découpée par la lune. Sa main droite est enfoncée dans sa poche.

— Le daron dort, Malik, lâche Enzo. Tu devrais pas le réveiller.

Malik se fige. Il lâche un rire court.

— La gloire, Enzo. C'est ça que tu voulais, non ? Des vues. L'algorithme adore le sang, tu le sais mieux que dégun. Les Di Marco, eux, ils paient en temps réel. Ton père est une relique. Et toi... toi t'es juste une erreur qu'il faut patcher.

Malik sort un Beretta 92FS. Le classique du milieu. Lourd, fiable, définitif.

— Éteins ton écran, Enzo. C'est l'heure du logout.

Un bruit de moteur déchire le silence. Les T-Max des Di Marco sont là. Enzo ne réfléchit pas. Il se jette derrière la lourde table en chêne. *PAN.* Le coup de feu claque, assourdissant. Un éclat de bois saute à quelques centimètres de son visage. L'odeur de la poudre envahit l'espace.

Enzo active la console d'administration domotique sur son téléphone. *Exécute.*
La villa plonge dans le noir absolu.

— C'est le mode nuit, connard. Bienvenue dans ma zone.

Il utilise la vision nocturne de son écran pour ajuster le point vert sur la poitrine de Malik. Il presse la détente. Deux fois. Le corps de Malik est projeté en arrière, s'affalant contre le buffet dans un bruit de viande morte.

Le portail de la villa explose. Une voiture-bélier. Enzo sprinte vers le garage, enfourche sa Ducati Panigale et bondit dans la nuit marseillaise. Sur l'autoroute du Littoral, le vent est un rasoir. Il voit les phares des T-Max dans son rétro. Il n'est plus un homme, il est un actif en pleine dépréciation. Un shitcoin humain.

Devant les entrepôts de la Joliette, il n'a plus d'issue. Il sprinte vers le bord du quai.

— Enzo ! hurle un lieutenant des Di Marco.

Une balle siffle. Enzo saute.

L'eau du port est une masse de pétrole glacé qui lui broie les poumons. Le choc n'est pas une température, c'est une lame qui lui scie les côtes. Ses muscles se tétanisent instantanément sous l'effet du sel et du gasoil. Il s'enfonce, lourd de son cuir imbibé, luttant contre l'envie réflexe d'ouvrir la bouche pour aspirer ce liquide huileux.

Chaque mouvement est une agonie, ses articulations hurlant sous la pression thermique. Il remonte à la surface dans un râle étouffé, s'agrippant à la coque pourrie d'un vieux chalutier. Le froid pénètre ses os, une douleur sourde qui remplace l'adrénaline. Il rampe sur une échelle de fer rouillée, chaque centimètre gagné étant une victoire de la chair sur le néant.

Il finit par atteindre une cabane de pêcheur isolée dans les Calanques, là où Sauveur, le vieux passeur silencieux, l'a déposé. Ses vêtements collent à sa peau comme une seconde mue dégoûtante. Il tremble si fort que ses dents s'entrechoquent avec un bruit métallique.

À l'intérieur de la cabane, il trouve un sac de sport. Pas de luxe cette fois. Un Beretta, une boîte de sardines, et un téléphone durci. L'interface affiche une seule application : « HADÈS ».

Une notification apparaît.

« Enzo Moretti. Status : Archived. Target identified : Malik Kaoui. Location : Villa Di Marco, Cassis. Time to execution : 04:00:00. »

Il mange les sardines avec les doigts, le goût métallique du poisson et de son propre sang se mélangeant dans sa bouche. Il n'y a plus de storytelling. Plus de live. Il regarde ses mains : elles sont sales, mais elles ne tremblent plus. Son père ne l'a pas envoyé ici pour se cacher, mais pour se re-booter en soldat. Malik croyait l'avoir tué, il l'a seulement rendu réel.

Enzo vérifie le chargeur du Beretta. *Clic-clac*. Le son est net, définitif. Il quitte la cabane et commence la remontée vers les falaises de Cassis. Le monde numérique l'a créé. Le monde réel va le terminer. Dans l'ombre des pins, le reflet de la lune sur le canon est la seule notification qui compte désormais.

Le Code de Judas a été déchiffré. Maintenant, place au Code du Sang.

Chapitre 11

Froid de l'Acier

Le soleil de l'Estaque n'était plus qu'un souvenir acide, une brûlure sur la rétine qu'on essaie d'effacer en clignant des yeux. Ici, au niveau -4 du parking Vinci, sous la dalle de béton qui supportait le poids mort d'un centre commercial en faillite, il n'y avait plus de lumière. Juste le néon blafard, ce tube qui grésille à une fréquence qui nique les nerfs, un stroboscope pour rat de cave. L'air était chargé d'une humidité grasse. Une odeur de vieux pneu, de gasoil rance et de pisse séchée. Le froid n'était pas celui des Alpes ; c'était un froid de caveau, celui qui s'insinue sous la doudoune en Gore-Tex et qui rappelle que, sous les fringues à trois mille balles, on n'est qu'une pièce de viande qui tremble.

Enzo était adossé à l'aile de l'Audi RS6 noire. Le moteur cliquetait encore, évacuant sa chaleur dans un râle métallique. Un monstre de six cents chevaux en apnée dans un bunker. Sur le tableau de bord, l'écran tactile diffusait une lueur bleue, chirurgicale. Une décharge dans la cuisse : son iPhone. Encore des notifications. Les métriques s'effondraient sous la pression des signalements. Mais le vrai problème n'était pas numérique. Le vrai problème était assis par terre, les mains liées derrière le dos par des serflex qui lui coupaient la circulation. Malik. Le génie de la blockchain qui avait aidé Enzo à transformer le cash poisseux en stablecoins introuvables. Malik, qui avait surtout eu le tort d'apparaître en arrière-plan d'un live Twitch, le reflet d'un passage à tabac dans le chrome d'une machine à café.

Le silence de Malik était une insulte. Il ne suppliait pas. Il regardait juste ses propres pompes, des TN déglinguées. Ce silence, Enzo le détestait. C'était l'arme de Don Sante, son père.

— Tu captes le délire, Malik ? lança Enzo. Sa voix résonna, trop aiguë. Il détestait ça. Il aurait voulu la voix de baryton de son père, celle qui fait vibrer les verres de cristal.

Malik leva les yeux. Un filet de sang séché barrait son menton. Enzo sortit le Glock 17 de sa poche droite. Le poids de l'arme tirait sur sa hanche, un lest inconfortable, étranger à son monde de verre et de pixels. Il sentit l'huile de flingue, cette odeur de garage et de mort imminente qui prend à la gorge. Il fit glisser la culasse. *Clac-clac*. La chambre était pleine.

— Mon père veut que je te traite à l'ancienne. Un trou dans la nuque et les fondations de la Joliette.

Il pointa le canon vers le front de Malik. Le cercle noir du 9mm semblait aspirer toute la lumière. Enzo sentait son propre cœur battre jusque dans son index. À cet instant, son téléphone vibra de nouveau. Un message crypté de son père : *« Fais ce qu'il y a à faire. Le silence n'a pas de prix. »*

Mais sa main tremblait. Une micro-vibration. Il revit les commentaires sous son live. *« Fake »*, *« Moretti Junior c'est du vent »*. S'il ne tirait pas, il était mort socialement. S'il tirait, il devenait ce qu'il craignait le plus : une copie conforme de son père, un vestige d'un monde sans écran. Il baissa le flingue, les mains ballantes. Il n'était plus l'héritier narcissique. Il était juste un gamin de vingt-deux ans, seul dans un parking miteux avec une pièce d'acier inutile.

— Reste là, Malik, dit-il sans se retourner. Reste dans ton silence.

Il remonta dans la RS6, écrasa l'accélérateur et quitta le niveau -4, remontant vers la surface, vers la Corniche Kennedy. Marseille défilait en accéléré : un fondu enchaîné de bleu outremer et de calcaire aveuglant. L'habitacle sentait le cuir neuf et cette odeur métallique que laisse la peur quand elle commence à sécher.

La villa « L'Olympe » était un bunker de verre posé sur le flanc de la colline. Enzo gara la voiture entre la Bentley de son père et le G-Wagon des gardes. Sous une pergola bioclimatique, Don Sante l'attendait. Le vieux était assis devant une table en marbre blanc. Pas d'ordinateur. Juste un plat en céramique rempli d'oursins fraîchement ouverts et une bouteille de Cassis blanc transpirant dans un seau à glace. Sante Moretti maniait une petite cuillère en argent avec une lenteur de métronome.

— Assieds-toi, dit Sante sans lever les yeux. Tu veux un oursin ? Ils viennent de la Pointe Rouge. C'est le goût de la mer, Enzo. Le vrai. Pas ce que tu manges dans tes bols en plastique.

Enzo regarda les bêtes épineuses. L'intérieur était d'un orange vif, comme une plaie ouverte.

— Non merci, Pa. Malik ne parlera plus.

Sante posa sa cuillère. Il s'essuya les lèvres avec une serviette en lin blanc.

— "Nous", Enzo ? Tu parles de qui ? De toi et de tes abonnés ? Malik ne m'a pas volé de l'argent. Il m'a volé ma discrétion. À cause de ton petit show, la PJ cherche des "cyber-criminels". Ça fait plus de clics à la télé. Le béton ne fait pas de mises à jour, mon fils. Il ne plante pas. Il durcit. Et une fois qu'il a pris, ce qu'il y a dedans reste dedans pour l'éternité.

Le vieux se pencha en avant.

— Marco est allé au parking. Il n'y a pas trouvé Malik. Juste une chaise vide.

Le sang quitta le visage d'Enzo. Sante attrapa le smartphone de son fils et le jeta dans la piscine. L'appareil décrivit une courbe parfaite avant de s'engloutir dans l'eau turquoise dans un petit ploc dérisoire.

— Marco t'attend dans la voiture, dit Sante d'une voix blanche. Ne reviens pas ici avec un autre message. Reviens avec la clé. La vraie.

Enzo remonta dans le G-Wagon avec Marco. Ils foncèrent vers les docks. Un hangar désaffecté. L'obscurité y pesait, sentant le varech rance. Marco coupa le contact. Malik était là, de nouveau, récupéré par les hommes du vieux. Il était assis sur une chaise de jardin bleue, le visage n'étant plus qu'une topographie de bosses pourpres.

— C'est lui le bug, Enzo, grogna Marco en dégainant son Beretta. Montre que tu n'es pas qu'un hologramme.

Soudain, une lumière crue balaya le hangar. Des drones, pilotés par des hommes planqués dans des camionnettes à deux cents mètres, surgirent des charpentes. Des points rouges clignotaient. L'homme qui descendit d'une berline noire n'était pas un tueur en survêtement, mais un type en costume sombre tenant une tablette.

— Enzo Moretti, dit l'homme. Ton père pense que le monde est fait de murs. Le monde est fait de fenêtres. La famille Moretti est devenue un actif toxique. Trop de bruit. Trop de lumière.

L'homme tourna l'écran. Enzo s'y vit en direct. 150 000 spectateurs. Le hangar était devenu un studio de mort. Enzo comprit que son père avait raison : le silence était la seule armure, et il l'avait brisée. Marco fit feu pour couvrir Enzo. Des détonations sèches déchirèrent l'air, des éclairs de poudre dans le noir.

Enzo s'enfuit, abandonnant le luxe, abandonnant Marco, abandonnant son nom. Il roula jusqu'à la Pointe Rouge, devant un garage en tôle. « Le Muet » l'attendait. Pas de questions. Juste une assiette en étain avec des tranches de saucisson à l'ail qui suent et une bouteille de pastis entamée. C'était le repas des condamnés. Le rappel que la chair est faible et que l'acier finit toujours par la traverser.

Le Muet tira une bâche poussiéreuse. Une vieille Fiat 500 couleur rouille. Pas d'ordinateur de bord. Pas de GPS. Le Muet fit un geste tranchant au niveau de sa gorge : Don Sante avait lancé la procédure. La déconnexion totale.

Enzo s'installa au volant de la Fiat. L'espace était exigu, sentant le vieux tissu et l'humidité. Il tourna la clé. Le moteur toussa, cracha une fumée noire. Un son organique, imparfait. Un son que personne ne pouvait tracer. Il vida ses poches : une liasse de billets, un briquet en or, et une clé USB. Il laissa l'or. Il garda la donnée.

— Merci pour le jaune, dit-il au Muet.

Il roula lentement vers les quartiers Nord. Il n'était plus Enzo Moretti. Il n'avait plus besoin de flash pour savoir où il allait. Il suivait la ligne rouge de sa propre vengeance. Il gara la Fiat derrière un bloc de béton tagué à la Castellane. Il descendit, remonta le col de sa veste. Le poids du Glock contre sa cuisse n'était plus un fardeau, mais une extension de sa volonté.

Il leva les yeux vers le ciel. Un drone passait, très haut, son voyant rouge clignotant comme une étoile maléfique. Enzo leva un doigt d'honneur vers la machine.

— *Update disponible, enfoirés*, murmura-t-il.

Il s'enfonça dans les entrailles de la cité. Le prince était mort. Le virus venait d'être injecté dans le système. Dans l'obscurité, le clic-clac d'une arme que l'on charge résonna. C'était le son de la réalité. C'était le son de la fin de la partie. Une fois que le percuteur frappe l'amorce, il n'y a plus d'historique des versions. Juste le sang, au taux du jour.

Chapitre 12

Le Jugement du Père

Le sel. C'est la première chose que tu sens à la Corniche. Pas le sel propre de la mer qui invite à la baignade, non. Le sel qui ronge. Celui qui attaque la carrosserie des bagnoles, qui ternit le chrome des balustrades et qui s'insinue sous la peau comme une vieille rancune.

Dans la salle à manger de la Villa Oro, l'air est solide. On pourrait le découper au surin. La climatisation ronronne, un bruit de fond stérile qui tente d'effacer la canicule tabassant les vitres blindées. Dehors, l'odeur du goudron fondu et du laurier-rose toxique sature l'air. Ici, Don Sante Moretti mange. Il ne regarde pas son fils. Il regarde son assiette. Trois tranches de poutargue, une huile d'olive verte comme de la bile, un morceau de pain dur. C'est le repas d'un homme qui n'a plus rien à prouver à son estomac.

Enzo, lui, a la nausée. Dans sa poche droite, son iPhone vibre. Un bourdonnement de frelon mécanique. Les notifications tombent comme de la grêle sur une tôle ondulée. *@MarseilleActu : « Fuite choc : Le clan Moretti en plein flag' ? »* Enzo sent la sueur tracer un chemin glacé sur sa chemise en soie. Le regard de son père, quand il finit par se lever, est une décharge de deux cent vingt volts.

— Pose ça sur la table, dit Sante. Sa voix est basse, éraillée par cinquante ans de tabac brun.

— Papa, c'est juste un...

— Le téléphone, Enzo.

Le gamin obéit. L'appareil sur la nappe blanche fait briller le visage du vieux parrain

en bleu électrique.

— Tu sais ce que c'est, ça ? demande Sante. C'est une balance de poche que tu as payée mille balles pour nous mettre une cible dans le dos.

Sante attrape l'objet et, d'un geste sec, le lâche dans le seau à champagne. L'eau glacée s'engouffre dans le port USB. L'écran flashe une dernière fois, un spasme de lumière violette, puis s'éteint.

— À partir de cette seconde, tu es un fantôme, murmure le vieux. Un civil. Tu n'as plus de nom.

Marco et Petit-Jean apparaissent dans l'encadrement de la porte. Ils ne regardent pas Enzo. Ils portent leurs Glock de façon ostensible. Marco jette un trousseau de clés sur la nappe.

— La G-Wagon est devant, dit Sante sans lever les yeux de son pain dur. C'est tout ce que tu emportes. Casse-toi.

Dehors, la chaleur le frappe comme un coup de batte. Enzo monte dans le monstre noir mat, le moteur rugit, mais c'est le bruit d'une sirène d'alarme. En franchissant le portail, il aperçoit un T-Max noir dans son rétro. Deux types. Pas de plaque. L'adrénaline remplace le sang. Il écrase l'accélérateur, les pneus hurlent sur le bitume brûlant, fuyant vers le chaos des ruelles du Panier où le luxe se dissout dans la crasse.

La carrosserie mate gémit contre le calcaire d'une façade. Un cri de métal déchiré. Enzo repasse en première, mais le T-Max est déjà là. Le premier impact sur la lunette arrière transforme le verre blindé en une constellation de fissures opaques. Il s'engouffre dans une ruelle si étroite que les murs semblent vouloir l'écraser. La Mercedes cale dans un râle électronique. Le silence tombe, lourd, poisseux.

Le passager du T-Max descend. Il ne court pas. Il a le temps. C'est alors qu'une porte cochère s'ouvre. Une main calleuse attrape Enzo par le col.

— Sors de là, minot.

C'est Toussaint. L'ombre de la famille. Celui qui n'existe sur aucun serveur. Il traîne Enzo dans l'obscurité d'un couloir qui sent le moisi et la poussière de mille ans au moment où une balle traverse l'appuie-tête. Toussaint verrouille la porte en chêne. Le bruit est celui d'une guillotine.

— Mange, dit l'oncle en tendant un morceau de saucisson qui suinte le gras. Et oublie ton nom. Ici, y'a que la pierre qui se souvient.

Toussaint lui jette une paire de TN usées.

— Mets ça. Tes pompes de riche, on les laisse ici. Si on les trouve, ils croiront que t'es mort. On part par les toits.

L'ascension est un calvaire de poussière. Sur les tuiles brûlantes, ils rampent sous le bourdonnement d'un drone de surveillance qui balaie les docks de son faisceau rouge. Enzo n'est plus qu'une signature thermique. Ils redescendent par une cage d'ascenseur graisseuse pour finir dans une vieille camionnette qui pue la sardine. Allongé dans le jus de poisson, Enzo sent le métal froid contre son visage tandis que Toussaint force les barrages du quartier pour atteindre les carrières du Rove.

Le silence des carrières est minéral, absolu. Toussaint débarque Enzo au milieu du calcaire blanc et lui tend un sac en toile. À l'intérieur : de l'eau, du corned-beef et un vieux Nokia 3310.

— Ton père a dit : s'il survit à la nuit, donne-lui ça. Ma part est finie. Marseille va te vomir, minot.

Le vieux s'en va. Enzo reste seul face à la nuit. Soudain, le Nokia vibre. Un message : « LOCALISATION PARTAGÉE. » Son sang se glace. Le téléphone est une balise. Son père ne l'a pas sauvé, il l'a livré pour laver l'affront.

Deux faisceaux de phares déchirent l'obscurité. Une Audi RS6 et un pick-up grimpent la pente. Des pros. Des silencieux au bout des HK MP5. Enzo se plaque contre la

paroi. Il pose le Nokia sur un rebord pour créer une diversion et rampe vers les puits d'extraction. Le drone revient, sa voix amplifiée crachant dans la nuit : « Je te vois, petit con. »

Enzo court. Ses poumons sifflent. Ses TN glissent sur le silex. Il arrive au bord du Grand Puits, trente mètres de néant. Les tueurs convergent. L'un d'eux lève son arme. — Ton père passe le bonjour.

Un choc métallique résonne. Une ombre surgit des rochers. Toussaint est revenu, une barre à mine à la main. Il n'a pas besoin de GPS pour briser des crânes. Dans le fracas de la violence analogique, Enzo saute dans une glissière de déchargement rouillée. Il dévale la pente, le métal lui déchirant la peau, pour s'écraser dans un tas de sable en bas.

Sonné, il rampe vers l'Audi des tueurs, restée moteur tournant. Il doit se hisser, agripper la portière avec ses mains en sang. Le conducteur gît sur le volant, la gorge ouverte par Toussaint. Enzo doit tirer le cadavre hors du siège, sentant la chaleur poisseuse du sang imbiber ses vêtements. Il s'installe au milieu de l'odeur de poudre et de cuir.

Il écrase l'accélérateur. Le V8 rugit. Enzo ne regarde pas derrière lui. Il tend la main vers l'écran tactile du cockpit. Il ne lance pas de live. Il ne cherche pas de réseau. Il désactive le GPS. Il coupe les feux.

Dans la nuit totale des lacets de l'Estaque, la voiture devient invisible. Enzo Moretti n'est plus un homme de pixels. Le sang a repris ses droits sur l'écran. Il n'est plus qu'un battement de cœur dans le noir, un bug définitif dans le système de son père. Le prédateur est né de la pierre.

Chapitre 13

Ghost Mode

L'air de l'Estaque était une punition. Un mélange poisseux de sel marin, de gazole de chalutier et de poussière de cimenterie qui te collait à la glotte. Derrière les vitres teintées de l'Audi RS6 — une bête de somme gris nardo, discrète comme un coup de fusil à pompe dans une église — Enzo sentait la sueur perler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas seulement la canicule marseillaise qui l'étouffait. C'était le silence.

Sa prothèse de verre, d'habitude prolongement naturel de sa main droite, était enfermée dans une pochette de Faraday, une cage de tissu cuivré qui coupait tout signal. Plus de notifications. Plus de flux. Pour Enzo, c'était comme respirer à travers une paille. Dans son cerveau, les circuits de la dopamine grillaient en direct. Il avait l'impression d'être un fantôme avant l'heure, une ombre errant dans une ville qui voulait sa peau.

— C'est ici, lâcha Bakari.

Bakari était un bloc de basalte sculpté dans les cités de l'ombre. Il ne parlait que pour annoncer les arrivées ou les sentences. Il n'aimait pas Enzo. Pour lui, le petit Moretti n'était qu'un « fada du clic », un gamin qui avait pissé sur l'omertà pour quelques vues sur les réseaux. Bakari respectait le daron, Don Sante, un homme qui traitait ses affaires dans le murmure des arrière-salles de PMU, pas sur un live stream.

L'entrepôt ressemblait à une carcasse de baleine échouée. Un vieux hangar de conditionnement de sardines, les murs écaillés par le sel, les vitres brisées comme des dents de vieux. À l'intérieur, l'ombre était lourde, chargée de l'odeur rance de l'huile

de friture. Mais au fond, derrière une cloison de contreplaqué, un ronronnement électrique trahissait une autre réalité. Le froid. Un froid de chambre froide, mais sans la viande.

Ils passèrent une porte blindée. Le contraste fut une gifle. À l'intérieur, le futur. Des climatiseurs industriels tournaient à plein régime pour refroidir des racks de serveurs qui clignotaient comme des sapins de Noël sous acide. Au milieu de ce bunker de silicium, trois types étaient assis devant des écrans incurvés. Le collectif « 0-Day ». Des mercenaires du code pour ceux qui payaient en Monero.

— Enzo Moretti, dit l'un d'eux sans détourner les yeux de son terminal. Le mec qui a streamé la fin de son clan en 4K. Bravo champion. L'algorithme t'adore, mais les tueurs à gages encore plus.

Varek, un ancien de la DGSI qui avait tourné casaque, grignotait des panisses froides dans un sachet en papier gras. Le bruit de la friture craquante résonnait dans le silence aseptisé.

— Je veux le Ghost Mode, grinça Enzo. Total. Si quelqu'un tape mon nom, je veux une erreur 404.

Varek posa sa panisse. Il s'essuya les doigts sur son jean.

— C'est une exécution numérique, petit. On va saturer les serveurs avec des faux profils. Dans deux heures, tu seras un bruit blanc. Mais tes millions en Ethereum, c'est ta laisse. Les types de ton père ont des traqueurs de blockchain. Ton argent est marqué au fer rouge.

— Faites-le, dit Enzo.

Il sortit de sa poche son lingot de silicium, cette petite clé USB en acier brossé qui

contenait son héritage. Varek la saisit et la brancha. Immédiatement, les écrans s'affolèrent. Des cascades de texte vert défilèrent. Le bruit des ventilos grimpa d'un ton, un hurlement sourd. Enzo regardait son image, multipliée sur une douzaine de moniteurs. Les hackers déformaient ses traits, changeaient la couleur de ses yeux. On le démantelait pièce par pièce.

— Le transfert vers le Mixer est à 40 %, annonça Varek.

Soudain, une alerte rouge clignota. Un bip strident.

— Tentative d'intrusion, dit Varek, ses doigts volant sur le clavier. C'est pas les condés. C'est trop agressif.

— Mon père, souffla Enzo.

Don Sante n'était pas un geek, mais il avait les moyens. Pour lui, la fuite était une trahison. On restait, on faisait face, on mourait s'il le fallait. On ne devenait pas un fantôme.

Le fracas d'un rideau de fer qu'on force retentit. Le métal hurla. Bakari fit un pas en avant, sa main glissant sous sa veste.

— Ne débranche pas ! hurla Varek. On est à 90 % !

La cloison de bois explosa. Un premier impact de balle traversa le contreplaqué, pulvérisant un rack. Des gerbes d'étincelles bleues brûlèrent la rétine d'Enzo. L'odeur de la poudre écrasa celle des composants.

Bakari ouvrit le feu. Trois tirs. Cadencés. Précis.

Un corps s'effondra lourdement sur le béton.

Le rideau de fer gémissait. Un coup. Deux. L'acier se déchirait.

— 95 % ! hurlait Varek derrière son caisson blindé.

Dans la confusion, Enzo trébucha. Sa pochette de Faraday glissa de sa veste, le lingot de verre qu'elle contenait roulant sur le sol, hors de sa protection cuivrée. Bakari vida son chargeur pour couvrir la sortie. Un deuxième assaillant tenta une percée. Bakari ne cilla pas. Il tira au jugé à travers la fumée grise des grenades assourdissantes.

— Terminé, annonça Varek d'une voix blanche. ****IDENTITY PURGED.****

Varek lança la clé à Enzo.

— Tire-toi. Je lance l'autodestruction.

Ils s'engouffrèrent dans le tunnel de déchargement, laissant derrière eux le bourdonnement des serveurs pour plonger dans l'obscurité grasse de l'Estaque. Le T-MAX 560 noir mat attendait sous une bâche. Bakari enfourcha l'engin. Un clic métallique. Il tendit un casque intégral à Enzo.

— Visière baissée. Quoi qu'il arrive, tu n'existes pas.

Le moteur s'ébroua dans un grognement rauque. Ils glissèrent sur le gravier des docks comme des prédateurs nocturnes. Marseille étouffait sous une chaleur poisseuse. Bakari s'engouffra dans les ruelles du Panier, là où la ville veut vous étouffer. Ils finirent par s'arrêter devant une porte cochère bouffée par le salpêtre.

Tata Zineb, la nourrice du clan, les attendait. Elle servit un café noir, fort, qui sentait la brûlure. Enzo but le liquide bouillant, sentant la chaleur descendre dans ses entrailles. Il n'y avait pas de 5G ici. Les murs étaient trop épais.

— Demain, on bouge vers les Calanques par la mer, dit Bakari en vérifiant son Glock.

C'est le seul chemin que ton vieux ne contrôle pas. Si tu tentes de te connecter, je te plante moi-même.

Le matin pointa une ligne de sang à l'horizon. Ils marchèrent vers le quai de la Joliette, se fondant dans la masse des travailleurs de l'aube. Enzo baissait la tête. Il n'était plus le Prince, il était un dégun.

Une petite vedette de pêche les attendait. Enzo sauta sur le pont mouillé. L'odeur de gasoil l'assaillit. Bakari poussa la manette des gaz. La mer s'ouvrait devant eux, immense, indifférente.

Derrière eux, dans la poussière du garage de l'Estaque, le lingot de verre gisant sur le béton s'alluma une dernière fois. Libéré de sa pochette, il captait un signal agonisant avant que le brouilleur ne consume tout. Une notification narguait le silence, vacillante sur l'écran brisé :

Connection lost. Retry?

Personne n'appuya sur le bouton. Le Ghost Mode était définitif. La vedette s'éloignait dans le bleu froid, laissant derrière elle une ville qui ne gardait aucune trace des pixels morts.

Chapitre 14

Nuit sur la Corniche

Le moteur du T-Max 560 noir mat claque encore, un bruit de métal qui refroidit dans l'ombre d'un renforcement de la Corniche Kennedy. C'est le son de l'urgence qui s'éteint, mais la chaleur du bloc moteur entre mes mollets me rappelle que j'ai forcé les rapports comme un sourd depuis Frais-Vallon. Ici, l'air ne sent plus le bitume cramé ; il sent l'iode, le sel, et ce parfum de pinède qui coûte une blinde au mètre carré. Je retire mon casque, la sueur me pique les yeux. Un coup d'œil au rétro : mon visage est blême sous la lumière crue des lampadaires. Un fantôme avec une coque d'iPhone en guise de bouclier.

Je descends du scoot. Mes jambes tremblent. Je tâte la crosse de mon Glock 17 glissé dans la ceinture de mon Tech Fleece. Le froid de l'acier contre ma peau est la seule chose réelle dans ce monde de pixels. Je marche vers la villa de Jade. Une bâtisse blanche, cachée derrière des murs couverts de bougainvilliers. Pas de lions en plâtre ici. C'est le luxe de ceux qui n'ont rien à prouver. Le luxe du silence.

Je tape le code. 1-3-0-1-6. Mon ancien quartier. Un vestige d'une vie où je n'étais pas encore une cible mouvante sur le darknet.

La porte s'ouvre sur un hall baigné d'une lumière tamisée, une odeur de bougie Baies de chez Diptyque qui me saute à la gorge. Jade est là. Elle porte un grand pull en cachemire gris, ses cheveux en bataille. Elle me regarde. Un regard long, pesant, qui fouille mes cernes et la tache de sang séché sur ma basket Dior B22. Elle ne dit rien. À Marseille, quand on ne te parle pas, c'est soit qu'on t'aime trop pour t'engueuler, soit qu'on t'a déjà enterré.

— Enzo, murmure-t-elle enfin.

Sa voix est de l'eau fraîche sur une brûlure au troisième degré. Je passe à côté d'elle et m'affale sur son canapé en lin blanc. Je sors mon téléphone. Le réflexe. La drogue. L'écran s'allume. Notification Twitch : « Votre live a été supprimé ». Sur X, le MorettiGate est en feu. On y voit la gueule de Bakary s'ouvrir en deux sous les balles, en 4K. Ma propre voix qui gueule « Oh le sang, matez-moi ça ! » juste avant la panique. L'algorithme me bouffe vivant. Je voulais le buzz, j'ai eu le vortex.

Jade pose un verre d'eau sur la table basse. Elle n'allume pas les lumières. Elle sait que je suis un animal traqué.

— Qu'est-ce que t'as fait, Enzo ? demande-t-elle, assise dans l'ombre.

— J'ai hacké l'omertà, Jade. J'ai cru que le pouvoir, c'était l'audience. Le daron croit encore aux Mercedes noires et aux types silencieux. Moi, je voulais le flux.

— Regarde-toi. T'existes tellement qu'il y a une Audi RS6 gris Nardo qui tourne dans le quartier depuis une heure. Et elle n'est pas là pour un autographe.

Le sang se glace dans mes veines. Je me plaque contre le mur, à côté de la baie vitrée. Sous un lampadaire dont l'ampoule grésille, je vois la silhouette de l'Audi. C'est la signature de la nouvelle garde, les mecs des cités qui n'ont plus aucun respect pour les trêves. Pour eux, je suis une prime de 100k et un trophée Snapchat.

Soudain, mon téléphone vibre. Un appel FaceTime. L'identifiant : *Daron*.

Je décroche. L'écran reste noir. La voix de Don Sante s'élève, caverneuse. Une voix d'un autre siècle.

— Enzo. Tu as voulu que le monde entier te regarde. Maintenant, regarde ce que tu as

fait de notre nom. Éteins ce putain de téléphone. Sois un homme dans l'obscurité plutôt qu'un clown dans la lumière.

L'appel coupe. Dehors, la portière de l'Audi claque. Un bruit sec, comme un coup de feu. Je sors mon Glock. Je ne suis plus un influenceur. Je suis juste un morceau de viande.

— Jade, sors par derrière. Maintenant.

Je ne l'écoute pas protester. Je m'enferme dans la salle de bain, le dos contre le marbre de Carrare. Ma respiration est un sifflement de turbo encrassé. La porte de la villa cède dans un fracas de bois brisé. Ce ne sont pas les flics. Pas de sirènes. Juste le froissement des pas tactiques sur le parquet.

La porte de la salle de bain vole en éclats sous une charge. La lumière du couloir m'aveugle. Des silhouettes en survêtement Tech Fleece, cagoulées, me cernent. Des lasers rouges balayent mon torse. On m'arrache mon flingue. On me traîne par les cheveux jusque dans le salon.

Don Sante est là. Il est assis dans le fauteuil de Jade, impeccable dans son costume bleu nuit. Il finit tranquillement un verre de cognac. À ses côtés, Marco, son bras droit, tient un Beretta 92FS, le doigt sur le pontet. Mais il y a d'autres hommes. Des types baraqués, des blousons de cuir, l'odeur du feu de camp et de la ferraille. Les Gitans.

— Le secret, c'est le ciment de cette ville, Enzo, dit mon père sans me regarder. Tu as ouvert la porte aux hyènes pour un selfie.

Il se lève. Il ajuste ses boutons de manchette avec une précision chirurgicale, puis nettoie une tache imaginaire sur sa manche grise. C'est son seul geste. Une marque de mépris total.

— Tout y est, Sante, dit un colosse à barbe rousse, le Gitan Blanc. Les accès aux comptes crypto du petit, et ton sauf-conduit.

Mon père se dirige vers la sortie. Il passe à côté de moi comme si j'étais un meuble encombrant. Il ne m'accorde pas un regard, pas un soupir. Il disparaît dans la nuit, vers une Mercedes qui l'attend, moteur tournant. Il a vendu ce qui restait de l'empire pour sauver sa peau, laissant l'héritier payer la note de la transparence.

Le Gitan Blanc s'approche. Il sort un smartphone. Il ne parle pas de "casser l'Internet". Il lance simplement l'enregistrement en silence. Son regard est vide, purement professionnel. On me traîne sur le balcon.

L'air marin me fouette le visage. En bas, la Corniche est magnifique. Les vagues se fracassent contre les rochers de Malmousque, un rythme immuable, sourd. J'entends le bruit d'un bus de nuit qui remonte vers le Vieux-Port, le rire d'un couple qui passe sur le trottoir d'en bas, ignorant que le prince de la ville est sur le point de s'éteindre.

Le Gitan me plaque contre le garde-corps. Le métal est glacé. Je regarde l'objectif du téléphone. Ce petit point noir qui a été mon dieu et qui devient mon linceul.

— S'il vous plaît... je souffle.

Le Gitan ne répond pas. Il ajuste le cadre. Une poussée brutale.

La chute est une éternité de silence. Je sens la morsure du vent, l'odeur de l'iode qui sature mes poumons une dernière fois. Marseille est immense, éclairée, indifférente. Mon téléphone, resté sur le balcon, affiche une dernière notification dans le vide.

Batterie faible : 1 %.

Puis le choc. Le froid de la Méditerranée. Le noir. Le flux est coupé.
Définitivement.

Chapitre 15

L'Appât Numérique

Le bitume de l'Estaque ne refroidit jamais. À deux heures du matin, le port reste une plaque chauffante qui recrache une haleine de gasoil lourd, de sel rance et de gomme brûlée. Au loin, les lumières de la Joliette scintillent comme un faux diamant sur une main de mac, mais ici, dans la zone des docks, c'est le royaume des ombres portées et des containers empilés comme des Lego de ferraille.

Enzo était assis dans le baquet de l'Audi RS6 Nardo Grey, moteur coupé. Le silence dans l'habitacle était épais, oppressant. Un silence d'acier avant l'impact. Ses mains brûlaient, une douleur fantôme remontant le long des nerfs, comme si on lui avait sectionné les attaches. C'était le manque. Le manque de dopamine, de validation, de ce flux continu qui lui servait de colonne vertébrale. Sur ses genoux, deux iPhone 15 Pro Max projetaient une lueur spectrale sur son visage émacié. Ses cernes étaient des entailles.

Ping.

Une notification sur Telegram. Le canal « Leaks_Marseille_Underground ». Ses pouces volèrent sur le verre. C'était son rythme cardiaque.

« INFO : Le petit Moretti est au Hangar 14. Docks Est. Il a le ledger du blanchiment. Extraction à 03h00. »

— On va voir qui s'éteint le premier, murmura-t-il. Sa voix avait le craquement d'un papier sec.

Il n'avait pas parlé à un humain depuis vingt-quatre heures. Le dernier appel de son

père, depuis la villa de la Corniche, avait été plus violent qu'une gifle. Don Sante n'avait pas crié. Il avait juste laissé infuser un silence de plomb avant de lâcher : « Le secret, c'était notre vie. Ton spectacle, c'est notre mort. Répare ou crève. »

02h15. Sur les caméras de chasse 4K qu'Enzo avait dissimulées dans les carcasses de pneus, le capteur thermique s'affola. Cinq taches rouges. Trois T-Max et une vieille Mercedes Classe S, noire et blindée, une relique des années de plomb. Les Di Marco. Ils ne regardaient pas les ombres du port. Ils ne regardaient que le point bleu sur leurs écrans, hypnotisés par la carte Google Maps. Ils étaient « shadowbannés » par leur propre stupidité.

Enzo activa le leurre. Dans le hangar, un haut-parleur cracha le son d'une conversation étouffée et le froissement de liasses de billets. Il vit Marco « Le Petit » Di Marco descendre de voiture, un Glock à la main. Le minot se croyait dans une story Instagram, mais la réalité allait reprendre ses droits sans filtre.

Soudain, une ombre plus noire que le noir surgit du chemin de halage. Une berline sans phares. Un homme en sortit, costume impeccable malgré la canicule. Maître Vasseur. Le nettoyeur légal du clan adverse. Sa présence signifiait que ce n'était plus une récupération de fonds, mais une suppression définitive.

Enzo saisit son fusil de précision, un jouet de professionnel acheté en crypto. La lunette se posa sur le torse de Marco. Il allait presser la détente quand son téléphone vibra. *PAPA*. Il ne décrocha pas. Il savait. Son père était là, quelque part, à observer si son fils était un homme ou juste une erreur de code.

Le premier coup partit. Un soupir pneumatique. La vitre du hangar explosa et Marco s'effondra, fauché en plein stream. Le chaos fut instantané. Les soldats des Di Marco tirèrent au hasard, leurs balles ricochant sur les containers dans un vacarme d'enfer. Enzo, lui, filmait. Il avait lancé un direct Twitch pour les initiés. Sa monnaie d'échange. Sa preuve de puissance.

Mais le réel percuta le virtuel à pleine vitesse. Une explosion brutale, bien plus puissante que ses artifices, souffla le hangar. Une boule de feu orange et grasse déchira la nuit. Ce n'était pas son œuvre. Il comprit en voyant « Le Grec », le garde du corps de son père, sortir de l'ombre d'un container. Don Sante n'avait pas attendu les octets. Il avait utilisé l'appât d'Enzo pour poser de la vraie dynamite.

L'odeur du plastique brûlé et de la chair grillée envahit l'air. Enzo remonta dans l'Audi, le V8 grondant comme une bête blessée. Il reçut un unique SMS de son père : *« Tu as fait du bruit. Maintenant, fais du propre. »*

La suite fut une fuite en avant vers la villa de la Corniche. Mais en arrivant, le luxe n'était plus qu'un piège. Les serveurs de la maison intelligente clignotaient en rouge sang. Une attaque externe. Des pirates, des vrais, attirés par le flux qu'Enzo avait ouvert. En quelques minutes, les comptes offshore s'évaporèrent. Les Moretti n'étaient plus seulement traqués, ils étaient ruinés. Invisibles.

— On bouge, ordonna Sante dans le garage, délaissant l'Audi verrouillée à distance par les hackers. On prend la Peugeot du jardinier. Elle n'a pas d'âme, elle roulera.

Ils finirent leur course sur les hauteurs de l'Estaque, dans une bâtisse de pierre sèche où le wifi ne montait pas. Une table en bois massif, un plat de pâtes aux sardines et une ampoule nue. Sante servit un verre de vin rouge à son fils. Ses mains étaient dures.

— Tu sais ce que c'est, ça ? demanda-t-il en désignant le plat. C'est ce qu'on mange quand on n'a plus que son nom. Mais tu as effacé notre nom, Enzo. Sur les serveurs, on n'existe plus. On est des fantômes. Des erreurs 404.

Sante sortit une liasse de billets de sa poche et la jeta dans la cheminée. Les billets de 500 euros se tordirent sous la chaleur.

— Demain, ils seront signalés. On ne pourra même pas acheter de l'eau. Tu as voulu que le monde te regarde ? Eh bien, regarde le feu. C'est la seule chose qui reste quand on débranche la prise.

Dehors, le bruit d'un moteur puissant monta le chemin de terre. Le silence de la pièce fut rompu par le clic-clac métallique d'un fusil de chasse. Enzo regarda ses mains, ces doigts fins habitués au verre poli des écrans. Ils tremblaient. Le sang ne fait pas de bruit en coulant sur le carrelage, et il n'a pas besoin de réseau pour refroidir le bitume.

Le verdict de l'algorithme venait d'être livré. Il n'y avait plus de bouton « Respawn ». Pour la première fois de sa vie, Enzo Moretti était déconnecté. Et dans le milieu, le silence est un aveu de mort.

Chapitre 16

Fusillade en Haute Définition

La tôle ondule sous le cagnard de quatorze heures. À Mourepiane, le soleil n'éclaire pas, il scalpe. L'entrepôt 4-B est une carcasse de baleine industrielle, un ventre de ferraille rouillée où l'air stagne, chargé d'une odeur écœurante de gasoil éventé, de sel marin et de pisse de rat séchée. Au milieu de ce dénuement de fin du monde, Enzo Moretti est une anomalie phosphorescente.

Il est assis sur une caisse de poisson en plastique bleu. Entre ses cuisses, un laptop dont les ventilateurs hurlent pour combattre la canicule. Son visage est baigné par la lumière bleutée de l'écran, une lueur de morgue qui creuse ses traits de gamin nerveux. À côté de lui, posé sur un papier gras qui transpire encore l'huile d'un kebab froid, son smartphone vibre sans arrêt. Les notifications tombent comme une grêle de reproches. Enzo ne répond pas. Ses doigts dansent sur le trackpad. Il a piraté les caméras de la zone deux heures auparavant. Seize flux vidéo quadrillent les abords.

Le bitume tremble. C'est le premier signe. Une distorsion thermique, puis une ombre. Une Audi RS6 noire glisse dans le champ de la caméra 3. Pas de plaque. Le ronronnement du V8 est étouffé par la distance, mais Enzo le sent dans ses dents, une vibration sourde qui remonte du béton.

— Les voilà, murmure-t-il.

Sa voix est un craquement. Boire serait lâcher l'écran, et l'écran est sa seule ligne de vie. Dans le monde de Don Sante, son père, on aurait déjà sorti les Beretta. On aurait prié la Madone entre deux jurons. Mais depuis le live Twitch qui a tout fait basculer — cette fraction de seconde où Enzo a cadré l'exécution d'un Varlenghi dans le garage

familial — le patriarche s'est muré dans une omertà de glace. Un silence de mort. Le genre de silence qui signifie que le fils n'est plus qu'un bug à supprimer.

Deux SUV Mercedes déboulent, bloquant les issues. Huit hommes en sortent. Pas des minots à capuches, mais des nettoyeurs. Costumes sombres, gestes économisés. L'un d'eux, un grand sec à la mâchoire carrée nommé Le Muet, sort un fusil d'assaut du coffre. Le métal brille d'une lueur sans pitié.

Enzo lance l'enregistrement. Son flux est crypté, envoyé vers un serveur satellite. Son testament en 4K. Il tape une commande et une rangée de projecteurs de chantier s'allume brusquement à l'autre bout de l'entrepôt. Le claquement des relais électriques résonne comme des coups de feu. Les nettoyeurs pivotent, arrosant de lumière les piles de palettes vides. Enzo active les drones. Dans un sifflement de frelons enragés, quatre engins décollent du toit, traînées de feu LED dans la pénombre. Ils piquent à 150 km/h.

Enzo clique. Quatre détonations blanches déchirent l'espace-temps. Une lumière de magnésium brûle les rétines. Les tueurs s'effondrent, mains sur les yeux, fantômes aveugles dans un enfer de métal. Enzo se lève, les jambes en coton. Sous son sweat de designer, son cœur bat une mesure de techno hardcore. Il attrape son Glock 17, mais le poids de l'arme lui semble irréel.

Il jette un dernier regard à son écran. Une nouvelle silhouette apparaît sur la caméra 3. Un homme seul. Costume sombre, chemise blanche ouverte. Il marche avec une lenteur calculée, ignorant les drones qui s'écrasent et les cris des blessés. C'est Don Sante. Le parrain avance au milieu de la fumée. Son silence est une pression atmosphérique qui écrase tout.

— Enzo, dit le père. Sa voix est calme, portée par l'acoustique de la ruine. Sors de là. Ta mère a fait des alouettes sans tête. C'est au chaud. On n'attend plus que toi.

Le mensonge est d'une cruauté absolue. Enzo sent sa conscience s'effiloche, incapable de rattraper la fuite de sa propre réalité. Il hurle sa haine, ses millions de vues, sa puissance virtuelle, mais Sante ne l'écoute pas. Le père ramasse la tablette d'Enzo au sol, regarde les diamants et les cœurs clignoter sur son propre visage à l'écran, et l'écrase sous son talon en cuir italien.

Soudain, une vitre explose. Des silhouettes en survêtement descendent en rappel. Les Vautours. Ils ont géolocalisé le stream. L'entrepôt devient une boîte de nuit infernale, les tirs illuminant la poussière en stroboscope. Le Muet se relève et arrose au fusil à pompe. C'est le chaos, le vrai, celui que les algorithmes ne prédisent pas. Sante plaque son fils au sol alors que les balles découpent les racks au-dessus d'eux.

— Ton monde virtuel nous a condamnés, siffle Sante. Cours à la porte Sud. La Maserati est sous le pont. Les clés sont sur le pneu. Tire-toi chez ton oncle à Cassis.

Sante dégoupille une vieille grenade serbe. Pas de puce, pas de mise à jour. Le clic métallique est le dernier son analogue qu'Enzo entend avant l'aveuglement. L'explosion le propulse vers la sortie. Il court, ses baskets à huit cents euros glissant sur le sang. Il déboule sous le soleil de l'Estaque, trouve la Maserati Levante et démarre dans un rugissement physique. Sur le siège passager, une barquette d'aluminium : les alouettes sans tête. Encore tièdes.

Il dévale l'autoroute, une main sur son flanc où le sang imbibe déjà le cuir crème. Pas de filtre pour ça. Il quitte l'A7 pour les lacets de la Gineste, fuyant les caméras. Il s'arrête sur un terre-plein dominant la baie de Cassis. Il mange une alouette avec les doigts, le goût du fer et de la sauce se mélangeant dans sa bouche. C'est le repas le plus amer de sa vie.

Une berline grise s'arrête derrière lui. Pascal, le nettoyeur final, en descend. Il s'approche de la portière d'Enzo. Il regarde la plaie, la sauce tomate sur le cuir, la barquette vide.

— Ton père a dit que t'avais gâché le repas, Enzo.

Pascal sort un mouchoir brodé aux initiales du clan et essuie une goutte de sauce sur le menton du gamin. Un geste presque maternel. Puis il sort un Beretta équipé d'un silencieux. Enzo regarde le canon, ce cercle noir qui ressemble à l'objectif d'une caméra. Mais celui-ci ne diffuse rien. Il éteint.

Le bruit sourd de la balle est étouffé par le vent. Pascal récupère la barquette vide — on ne laisse pas de déchets — et repart.

Le lendemain, dans un sous-sol de la Joliette, un script tourne sur les serveurs. Les traits d'Enzo sont remplacés sur chaque vidéo par un masque de pixels grotesques, une parodie générée par un code sans remords. Les métadonnées s'évaporent. Le nom Moretti disparaît du cloud.

À l'Évêché, un jeune inspecteur fixe une frame rescapée du massacre de l'entrepôt. On y voit distinctement le visage de Pascal. Il décroche son téléphone pour lancer la procédure, mais l'appareil sonne avant qu'il ne puisse composer le numéro. C'est son supérieur.

— Classe l'affaire 4-B, dit la voix au bout du fil. Problème de serveur, les preuves sont corrompues. On n'a rien.

L'inspecteur regarde l'image une dernière fois, puis appuie sur la touche suppression. L'écran devient noir. À Marseille, le silence est la seule mise à jour qui fonctionne toujours.

Chapitre 17

Le Sacrifice de Sante

L'obscurité des docks de l'Estaque n'est jamais vraiment noire. C'est un gris bitume, strié par les reflets gras de la Méditerranée et le balayage périodique des projecteurs du port autonome. Enzo était terré derrière une pile de palettes de cèdre dont l'odeur de sève luttait contre les relents de gasoil. Sa brique de verre tiède, fissurée par une chute, n'affichait plus que 2 % de batterie. Le cercle rouge du désespoir numérique. Les notifications continuaient de pleuvoir en silence, une traînée de haine virtuelle qui l'avait suivi jusqu'ici.

« On sait où t'es, sale rat. »

L'algorithme ne pardonne pas l'erreur. Un stream, une seconde d'inattention, et le visage de Tonio Di Marco était apparu en arrière-plan pendant un règlement de comptes. Pour le monde, c'était du « true crime ». Pour Marseille, c'était un arrêt de mort.

Au loin, le grognement d'un moteur déchira le silence. Pas un moteur de kéké. Un bruit sourd, lourd, un ronronnement de vieux prédateur. Une Mercedes 600 SEL, la « Cathédrale ». La voiture des darons qui ne veulent pas qu'on les entende arriver, mais qu'on sache qu'ils sont là.

Enzo sentit son cœur cogner contre ses côtes. Les ombres de l'équipe de Di Marco se découpaient contre les murs de tôle. Trois hommes. Des silhouettes épaisses, le genre de types qui ne font pas de selfies mais qui savent utiliser un surin sans faire de vagues.

— Enzo... sors de là, minot, lança une voix éraillée. On va juste te débrancher.

C'était Tonio. Il avançait avec une assurance tranquille, un Beretta 92FS au poing. Soudain, les phares de la Mercedes s'allumèrent, aveuglants, fendant la nuit. La portière s'ouvrit avant même l'arrêt complet du véhicule.

Don Sante Moretti descendit.

Il portait un costume en lin gris anthracite, froissé par l'humidité. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu.

— Sante ? bafouilla Tonio. Le gamin a merdé. L'omertà, c'est pas une option TikTok.

Sante ne répondit pas. Le silence de Sante, c'était le signe de la faucheuse. Il ne parlait pas pour convaincre, il parlait pour acter. Enzo regardait son père, pétrifié. Le fossile, l'homme du carnet à spirales, dégageait une autorité que les followers ne pourraient jamais comprendre. C'était l'autorité du sang versé, pas celle des pouces levés.

— Tonio, dit enfin Sante, tu parles trop. C'est pour ça que tu n'es qu'un chien qui garde les hangars des autres.

Tonio leva son arme. Le premier coup de feu déchira la nuit. Pas de ralenti. Pas de musique. Juste le claquement sec du plomb. Sante avait dégainé son propre Beretta. Il tira deux fois. Tonio s'effondra comme une poupée dont on aurait coupé les fils. Les deux sbires ripostèrent immédiatement. Sante encaissa. Enzo vit le corps de son père tressauter sous les impacts. Un, deux, peut-être trois. Sante continua de tirer avec une économie de mouvement terrifiante jusqu'à ce que les deux hommes tombent dans la poussière rouge.

Puis, le silence. Un silence blanc, assourdissant. Enzo sortit de sa cachette, les jambes

en coton. Ses oreilles sifflaient, un bourdonnement aigu provoqué par l'onde de choc des tirs dans l'espace clos des hangars.

— Papa ?

Sante était appuyé contre le capot de la Mercedes. Une tache sombre, large comme une assiette, s'étendait sur son lin gris. Il respirait avec un sifflement de soufflet percé. Il sortit un paquet de Gauloises froissé et en alluma une, la main ferme malgré le sang.

— Rentre dans la voiture, Enzo. Pas de téléphone. Jamais plus.

— Il faut appeler l'hosto...

— Tais-toi.

Sante fixa Enzo. Un regard qui scannait l'âme de son fils, cherchant sous les couches de narcissisme s'il restait un homme.

— Tu croyais que je ne savais pas ? Pour Malik, ton associé ? Il est aux stups depuis dix-huit mois, Enzo. Il donnait tout. Chaque fois que tu faisais un « drop », tu nous vendais.

Le monde d'Enzo s'écroula. Sa gloire n'était qu'une laisse tenue par la police.

— Pourquoi tu m'as rien dit ?

— J'attendais que tu touches le fond, dit Sante dans une quinte de toux sanglante. Que tu sentes l'acier contre ta tempe. Malik est dans un pilier du viaduc de Martigues depuis hier soir. Maintenant, tu es seul. Regarde-moi bien. C'est ça, la fin de l'histoire. Il n'y a pas de filtre pour ça. Pas de replay.

Sante ferma les yeux, sa tête retombant contre le pneu. Le silence devint définitif. Enzo ramassa l'arme de son père. L'acier était encore brûlant, l'odeur de la poudre bien plus réelle que celle de ses parfums de luxe. Il monta dans la Mercedes, tourna la clé, et le V12 s'ébroua. Sur le siège passager, le carnet de son père. À la première page : *« Le secret est la seule donnée qu'on ne peut pas hacker. »*

Il jeta son téléphone par la fenêtre et l'écrasa sous ses pneus.

Une heure plus tard, Enzo entra dans l'ombre poisseuse du *Mistral*, un bar-tabac qui sentait l'anis et la sciure humide. Au comptoir, Jo Vescovali fixait son verre de blanc ébréché. Un panini gras refroidissait dans un papier translucide à côté de lui. Jo n'avait rien d'un philosophe ; il avait l'air d'un animal fatigué, usé par les trahisons.

— On m'a dit que tu étais devenu un fantôme, petit, lâcha Jo sans se retourner.

Enzo s'approcha. L'odeur de Jo — tabac froid et peur acide — lui souleva le cœur. Il posa le carnet de Sante sur le zinc. Jo jeta un œil au nom de Joseph Vescovali, écrit en haut de la liste des traîtres.

— Sante était trop sentimental, cracha Jo. Il t'attendait. Il espérait que tu deviennes un homme. Il a dû crever déçu.

Jo n'eut pas le temps de finir sa phrase. Enzo sortit le Beretta et le pressa contre la tempe du vieux. Pas de discours. Pas de métaphore sur les pixels. Il sentit le pouls de Jo cogner contre le métal froid, un rythme désordonné de proie acculée. Jo n'essayait même plus de négocier, ses yeux étaient déjà vitreux, fixant le vide du bar sombre.

— Regarde-moi, Jo. Pas l'écran. Regarde-moi.

Le coup partit. Une détonation sourde qui fit vibrer les bouteilles derrière le bar. Le

sifflement dans les oreilles d'Enzo revint, plus fort, isolant le monde. Jo s'affaissa lourdement, son front heurtant le zinc avant de glisser au sol dans un bruit mou. Le vin se renversa, se mélangeant au sang sombre sur le carrelage dégueulasse.

Enzo ne ressentit aucune gloire. Juste une lourdeur immense, une nausée organique. Tuer un homme n'était pas un bouton *delete*. C'était un transfert de poids, une charge qu'il porterait désormais dans chaque silence.

Il rangea l'arme, récupéra le carnet et sortit dans la lumière aveuglante de Marseille. Il monta dans une Peugeot 206 anonyme que son père gardait en réserve. En passant devant une terrasse, il vit des jeunes de son âge rire devant leurs écrans, scrollant probablement sur les derniers restes de sa vie passée. Ils ne savaient pas que l'héritier était mort et que l'ombre venait de naître.

Enzo Moretti n'existait plus pour l'algorithme. Il s'engagea sur l'autoroute, direction le Nord. La mise à jour était terminée. Tout allait désormais se passer dans le noir.

Chapitre 18

Cancel Culture

L'air de l'Estaque est une gifle de goudron chaud et de sel de mer. À travers la vitre blindée du bunker — un ancien bureau d'acconier reconverti en sanctuaire de silicium — le port s'étale comme une carcasse de baleine sous le soleil de quatorze heures. On n'entend pas les mouettes, seulement le ronronnement des serveurs. Six unités centrales qui recrachent une chaleur sèche, brassée par une clim' qui agonise en crachotant de l'eau grise.

Enzo est assis sur une chaise de gaming à deux mille balles, le dos trempé de sueur. Son maillot du PSG, immaculé, détonne avec la crasse ambiante. Sur le bureau en métal brossé, à côté de son MacBook couvert de stickers, traîne un reste de friture. Des panisses froides, huileuses, qui sentent la vieille graisse. C'est le repas des condamnés, version 2.0. Il ne regarde pas la mer. Il regarde la mécanique froide des données défiler sur quatre dalles 4K. Marseille y est mise à nu, disséquée en paquets d'octets.

— T'as vu ça, papa ? chuchote-t-il. T'as vu comme c'est propre ?

Le silence répond. Un silence de plomb, celui de Don Sante qui ne décroche plus. Depuis le live Twitch qui a tout fait basculer, le vieux est redevenu une ombre. Pas de cris. Juste un vide radio qui pèse plus lourd qu'une condamnation aux Baumettes. Don Sante, c'est l'école de l'omertà gravée dans le marbre. Enzo, c'est le hachoir numérique. Deux mondes séparés par un fossé de fibres optiques.

La notification de sa mise à prix tourne en boucle sur Telegram. « 500k pour la tête du petit Moretti. Vidéo de l'exécution exigée. » Les El-Fassi ont faim. Pour eux,

Enzo est un bug qu'il faut patcher à la 9mm. Mais Enzo a un autre plan. Le « cancel » ultime. Il ne balance pas par civisme, mais par dépit amoureux filial. Il veut casser le jouet de son père parce que le jouet ne l'a jamais aimé.

Il déplace le curseur. Un geste léger.

— On va voir si vous allez encore flex en T-Max quand la PJ aura vos clés privées.

Il ouvre le terminal. Le code défile, une pluie verte qui sent la fin du monde. Il a tout préparé : un leak massif vers Tracfin et les réseaux sociaux. Rendre la corruption si virale qu'elle devient impossible à étouffer. Il croque une panisse. Elle est molle, le goût de la farine de pois chiche lui tapisse le palais, un rappel de la terre qu'il trahit.

Dehors, une voiture pile. Une Audi RS6. Kader en descend, vérifiant ses rétroviseurs par un tic de vieux métier, une paranoïa que le Cloud ne peut pas supprimer. Il ne sort pas de flingue. Il sort un smartphone. Il filme.

Soudain, le téléphone d'Enzo vibre. « PAPA ». Il ne décroche pas. Il sait ce que Sante dirait. Que l'honneur n'est pas un flux. Enzo ricane et enfonce la touche « Enter ». 1%... 50%... 100%. L'information quitte l'Estaque, remonte par les câbles sous-marins, s'infiltré dans les serveurs des ministères. Le secret de Marseille se dissout dans l'acide du réseau.

La porte blindée gémit sous la morsure d'une disqueuse. Les étincelles crachent un jaune acide. Enzo se lève, attrape son Glock 17. Le métal est froid, dérisoire face à la tempête qu'il a déclenchée. Kader entre. La masse sombre d'un fusil à pompe scié à la main.

— Éteins ça, gamin, grogne Kader. Sa voix est rocailleuse, celle des brunes et des ordres hurlés.

— Tu peux pas éteindre le cloud, Kader. T'es plus un fantôme. T'es un hashtag.

Le doigt de Kader se contracte. Le clic est sec. Le monde change. Le coup de feu sature le micro du stream, coupant le signal dans un fracas de pixels sanglants.

Le silence revient aux Baumettes quelques jours plus tard. Don Sante est assis sur son lit de cellule, devant un plateau en plastique orange. Des pâtes trop cuites, une masse informe. Il ne mange pas. Il regarde le mur gris. Il est devenu un logiciel désinstallé. Un surveillant s'approche, tape contre l'œilleton.

— Ton fils a laissé un cadeau d'adieu, Moretti. Regarde la télé.

Sur l'écran de la cellule, un deepfake d'Enzo apparaît. L'image est un peu saccadée, la voix a un grain métallique, une résonance de fantôme électrique. C'est sale, palpable, effrayant.

— Salut l'équipe, dit le spectre d'Enzo. Vous pensiez que le sang s'effaçait ? Il se télécharge.

Sante ferme les yeux. Il sent l'odeur du brûlé remonter par les conduits. Kader a dû finir le travail, brûler l'entrepôt, mais c'est inutile. La session a expiré pour les hommes, mais l'algorithme du sang est immortel.

— Le silence, murmure Sante dans le vide de sa cellule. C'est la seule chose que votre machine ne peut pas enregistrer.

À l'Estaque, sur la table de marbre de la villa vide, la tablette d'Enzo affiche un dernier message avant de s'éteindre : « Votre session a expiré. Reconnexion ? » Marseille reste. Sale, noble, et désormais condamnée à la transparence absolue de l'enfer numérique. En bas, sur le quai, la mer continue de cogner, indifférente aux empires qui s'effacent d'un clic.

Chapitre 19

Dernier Upload

Le soleil tape sur la tôle ondulée du hangar de l'Estaque comme un marteau-pilon sur une enclume. C'est une chaleur qui n'a rien de balnéaire, rien de la carte postale pour touristes qui s'enjaillent sur le Vieux-Port. Ici, c'est le Marseille qui sue le gasoil et la vieille graisse. L'air est saturé d'une odeur de sel rance, de goudron fondu et de ce parfum métallique de l'huile moteur qui stagne dans les flaques.

Enzo Moretti est accroupi à l'ombre d'un Range Rover Sport noir mat, les jantes encore maculées de la poussière des pistes de l'arrière-pays. Ses doigts, fins, habitués au glissement soyeux du verre des écrans, tremblent légèrement. Sur ses genoux, une tablette durcie affiche un retour vidéo en 4K. Latence : 22 millisecondes. C'est propre. Trop propre pour ce qui va suivre.

— Le flux est stable, Enzo. Si tu foires pas le timing, on aura le plan du siècle.

Celui qui parle, c'est « L'Ingénieur ». Un minot de Malpassé qui a troqué le mortier d'artifice contre des processeurs overclockés. Il ne regarde pas Enzo. Il est focalisé sur son pupitre de commande, les yeux injectés de sang à force de fixer le bleu des écrans dans l'obscurité poisseuse du hangar.

Autour d'eux, le silence est lourd, gras, presque solide. Kader, le garde du corps envoyé par le daron, est posté à l'entrée. Il ne dit rien. Il n'a pas ouvert la bouche depuis qu'ils ont quitté la planque de Cassis à trois heures du matin. Kader, c'est l'ancienne école. Le cuir brûlé par les UV, les mains comme des battoirs, le regard qui pèse le poids d'une condamnation à perpétuité. Pour lui, Enzo n'est qu'un petit con qui joue avec des jouets télécommandés alors que le sang des Moretti coule sur le

bitume. Kader regarde la mer, là-bas, au-delà des grues, comme s'il cherchait à y voir le fantôme de Don Sante. Le vieux doit être en train de câbler, enfermé dans sa villa de la Corniche, à se demander comment son héritier est devenu un glitch dans la matrice du Milieu.

Enzo se lève. Son t-shirt en coton égyptien à huit cents balles est ruiné par la sueur. Il s'approche d'une table de camping installée au milieu du désordre de carcasses de voitures et de palettes cassées. Dessus, le dernier repas. Pas de caviar, pas de luxe. Juste un sac en papier gras d'une sandwicherie du quartier. Des panisses froides qui collent au palais et deux canettes de Coca tièdes. Il croque dans une panisse. Ça a le goût du carton et de la défaite.

— Tu te rends compte, Kader ? Dans dix minutes, je suis mort. Officiellement. Rayé du registre des vivants par un algorithme. Les flics vont trouver de l'ADN, de la tôle froissée, et une vidéo qui va faire sauter les serveurs de TikTok.

Kader ne se retourne même pas. Il crache par terre, un jet précis entre deux blocs de béton.

— Tu parles trop, petit. Les morts, ça se tait. C'est bien la seule chose qu'ils font de bien.

L'insulte glisse sur Enzo. Il est déjà ailleurs. Il vérifie son setup de streaming. Le titre du live est déjà prêt : « THE END. ». Un appât pour les millions de vautours numériques qui attendent de voir la chute du Prince de Marseille. Il y a quelque chose de tragique dans la scène. Enzo, au milieu des décombres de l'empire de son père, en train de scripter sa propre fin. C'est le mariage forcé de la voyoucratie et de la tech. Les kichtas de billets mauves sont empilées dans une glacière, à côté de deux batteries de drone de rechange. C'est tout ce qui reste du prestige des Moretti : du cash de dealer et de la fibre optique.

— Le drone est en position, lance l'Ingénieur. On voit tout l'Estaque. Ta caisse ressemble à un jouet de cette hauteur.

Enzo regarde l'écran. Le Range Rover, garé au bord du quai désaffecté, brille sous le zénith. À l'intérieur, sur le siège passager, un mannequin en silicone porte son hoodie signature. Dans le coffre, dix kilos de nitro-méthane reliés à un détonateur GSM. Il s'approche de la voiture pour placer son téléphone personnel sur le tableau de bord. C'est le sacrifice ultime. Brûler la boîte noire pour devenir un fantôme.

Le vent se lève, un mistral sec qui soulève la poussière de fer. Enzo sent le froid de l'acier du détonateur dans sa poche.

— Kader, pourquoi mon père n'est pas venu ?

Le silence qui suit est plus tranchant qu'un surin. Kader se tourne enfin. Ses yeux sont deux fentes d'ombre sous le rebord de sa casquette.

— Le Don ne vient pas aux enterrements des lâches, Enzo. Il a dit que si tu voulais mourir, il fallait au moins que tu aies la décence de ne pas te relever après l'explosion.

Le coup est encaissé. Enzo sent une pointe de chaleur dans sa poitrine, un mélange de rage et de désespoir. Son besoin de validation le ronge jusque dans la simulation de son suicide. Mais Don Sante est un homme de terre et de sang, pas de pixels. Pour le daron, un homme qui simule sa mort a déjà cessé d'exister.

— 10 secondes. Live en direct. Prépare-toi, Enzo.

Enzo se place devant l'objectif du drone, à une distance calculée pour que la lumière du soleil l'écrase, rendant ses traits flous. Il ressemble à un martyr du streaming.

— 5... 4... 3... 2... 1... ON EST EN DIRECT.

Enzo lève les mains, paumes ouvertes vers le drone qui bourdonne au-dessus de lui. Il affiche ce masque de gravité étudié.

— Marseille, écoutez bien, commence-t-il, sa voix projetée avec l'assurance d'un prêcheur. Ils ont voulu me supprimer mon compte. Mais on ne supprime pas le sang. Aujourd'hui, l'algorithme s'arrête.

Il fait un signe de tête. Derrière lui, Kader a disparu dans l'ombre. L'Ingénieur a les doigts suspendus au-dessus de la touche « Exécute ». Enzo tourne les talons et sprinte vers la zone de sécurité, ses baskets de luxe crissant sur le gravier. Huit secondes. Quatre secondes. Un flash blanc déchire l'obscurité de ses paupières closes. Puis, le bruit. Un déchirement sec, une détonation qui percute le plexus. L'onde de choc fait vibrer le sol, soulevant une pluie de poussière millénaire.

Puis, la chaleur. Enzo reste immobile, le visage pressé contre le béton sale. Il entend le crépitement des flammes et le sifflement des débris qui retombent sur le sol comme une grêle métallique.

— C'est bon, souffle l'Ingénieur. On a 1,2 million de viewers en simultané. Les serveurs sont en train de fondre.

Enzo se relève. Ses oreilles sifflent. Il regarde par-dessus le muret. Le Range Rover n'est plus qu'une carcasse incandescente, une étoile noire fumante au bord de l'eau. La fumée monte, droite et noire, vers le ciel azur. Enzo fixe la dalle de sa tablette. Sa vie crame en 4K. Des milliers de pouces levés s'empilent sur l'écran pendant que le véhicule devient un squelette de fer rouge. C'est l'autopsie du prestige, balancée en pâture à des fantômes numériques.

Kader est là, debout à cinquante mètres. Il regarde le brasier avec une indifférence

glaciale. Il a sorti un Android bas de gamme à l'écran fissuré. Il tape un message.

— À qui tu écris, Kader ?

Le vieux range le téléphone. Son visage reste de marbre.

— À ton père. Je lui ai dit que le travail était fini.

Enzo grimpe à l'arrière d'un fourgon banalisé qui l'attend dans l'ombre. Les portes se referment dans un claquement métallique définitif. À l'intérieur, l'obscurité est d'encre, seulement percée par la minuscule diode rouge d'un capteur. Alors que le véhicule démarre brusquement, il rallume son téléphone de secours. Une notification tombe. Ce n'est pas un like. C'est un message d'un numéro masqué : « On t'a vu mourir en 4K, Enzo. Maintenant, montre-nous comment tu saignes en vrai. »

Le fourgon brinquebale sur le bitume défoncé de la zone portuaire. Ça sent le vieux gasoil, la sueur froide et l'acier qui frotte. Le véhicule ralentit, braque brusquement sur du gravier. On est quelque part derrière les hangars à conteneurs, là où les caméras ont des angles morts. Le moteur s'étouffe.

Kader descend. La porte latérale coulisse dans un fracas de ferraille. Kader se tient là, silhouette massive découpée par la lune rousse.

— Descends, dit-il simplement.

Enzo s'exécute. Ses baskets blanches se maculent instantanément de poussière grise. Il regarde autour de lui : des carcasses de voitures empilées comme des ossements métalliques. Kader se dirige vers le cul d'une vieille Mercedes W124, un char d'assaut gris anthracite des années 90. Sur le capot, un sac en papier gras révèle deux sandwichs merguez-frites. Le pain est mou, imbibé de harissa. Le repas du fugitif.

— Mon père... Il a vu le live ?

Kader boit de longues gorgées d'eau. Dans le Milieu, le temps est une arme.

— Ton père a vu un fils qui préfère les pixels à la discrétion. Pour lui, Enzo Moretti est mort ce soir. Pas dans l'explosion. Bien avant ça.

Kader s'approche. Enzo peut sentir l'odeur de tabac froid.

— Le business, minot, c'est pas quand on te regarde. C'est quand personne ne sait que t'es là. Ton « audience » vient de te mettre une cible entre les deux yeux.

Soudain, une berline noire moderne aux vitres teintées s'arrête en travers de la route. Un homme en descend, un iPad à la main. Il sourit. C'est un ancien « associé » du réseau crypto d'Enzo.

— On est en zone blanche, Kader, mais le signal satellite est impeccable. Salut Enzo. Belle explosion. Mais on a vu où tu as déplacé les fonds du daron avant de « mourir ».

Kader jette un regard de déception profonde à Enzo. Le gamin avait essayé de hacker sa sortie avec le magot.

— C'est pour ça que le travail est fini, murmure Kader.

Le vieux descend de la Mercedes, un 9mm au poing. L'homme à l'iPad lève les yeux.

— Le Vieux a donné son accord, Kader ?

Kader ne répond pas. Il lève son arme. Un coup de feu claque, sec, définitif. Le type à l'iPad s'effondre comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Un paquet de

viande étalé sur le goudron. L'écran de la tablette est fissuré, une toile d'araignée de verre qui brille encore d'une lueur bleutée. Pendant que le cadavre refroidit, Enzo fixe le drone de l'autre qui dérive avant de s'écraser. L'horreur humaine du sang sur le bitume ne le touche pas autant que la perte du signal.

Kader saisit le téléphone de secours d'Enzo. D'un geste sec, il le jette par terre et l'écrase sous son talon.

— Voilà. T'es déconnecté. Monte dans la 190E.

Ils roulent vers l'Estaque. Kader s'arrête devant un hangar à bateaux dont la tôle ondule sous la rouille. À l'intérieur, une seule ampoule nue. Sur une table en formica, des paninis froids dont la graisse a figé en plaques blanches.

— À partir de maintenant, tu n'as plus de nom, dit Kader en traînant Enzo vers une trappe qui descend vers les fondations du port. Tu vas bosser dans les cales des cargos de ton père. Tu vas vivre dans le noir et fermer ta gueule jusqu'à ce que la terre entière ait oublié que t'as un jour respiré.

Kader le pousse dans l'escalier. Enzo dégringole dans une odeur de vase et de gasoil. La trappe se referme dans un fracas métallique. Le verrou tourne. Enzo est dans un noir d'encre, organique, sans le moindre pixel. Il cherche le relief d'un châssis en titane dans sa poche, mais il n'y a que le vide.

Au-dessus de lui, le compteur de vues atteint 5 millions. Le buzz est monstrueux. Mais dans la soute du *San Sante*, Enzo Moretti soulève son premier sac de ciment. Il pèse cinquante kilos. C'est le poids de la réalité.

Chapitre 20

Data Morta

Sofia n'a pas de ciel, elle n'a qu'un couvercle de plomb brossé qui écrase les barres d'immeubles de Lyulin. Ici, l'azur de Marseille est une légende urbaine, un souvenir qui s'efface sous la suie des usines thermiques. Enzo n'existe plus. Sur son passeport bulgare, tamponné dans l'ombre d'un bureau de douane qui puait le tabac froid, il est Nikolay. Un fantôme de vingt-deux ans avec les cernes d'un condamné.

Il ne porte plus ses Weston en cuir patiné ni ses survêtements en soie technique. Aujourd'hui, ses mains sont noires, imprégnées d'une huile de moteur qui semble lui bouffer les pores jusqu'à l'âme. Il est accroupi sur le béton gelé d'un garage clandestin, une brosse métallique à la main, frottant la culasse d'un moteur de camion avec une rage sourde. C'est sa nouvelle syntaxe. Son nouveau code.

— Tu frottes trop fort, gamin, grogne Vasil en recrachant la fumée d'une cigarette sans filtre. Tu vas finir par percer le métal.

Vasil est un bloc de viande de cent vingt kilos, une relique des services de sécurité de l'époque soviétique. Il porte le silence comme Don Sante portait ses costumes sur mesure : avec une autorité naturelle qui ne tolère aucune mise à jour. Dans ce hangar qui pue le gasoil et la graisse rance, Enzo a compris la leçon que son père essayait de lui enfoncer dans le crâne entre deux plats de pâtes à la poutargue : le silence est un luxe de milliardaire. La data, c'est le bruit des rats.

Il s'arrête, le dos brisé. Dans sa poche, son vieux smartphone est une brique morte. Il ne l'allume plus. Chaque "ping", chaque notification, chaque "like" était une trace thermique, un fil d'Ariane pour les tueurs du clan rival ou les mecs du RAID. Son

narcissisme a tué l'empire. Il revoit sans cesse ces trois minutes de live Twitch, le reflet de son père dans la vitre de la RS6, l'exécution filmée en 4K. Deux secondes de gloire numérique pour trois générations de silence brisées.

Moretti est mort. Nikolay n'est qu'un bug qu'on s'apprête à patcher.

— Mange, dit Vasil en lui tendant un morceau de banitsa grasse enveloppé dans du papier journal.

Enzo croque dans la pâte feuilletée. Le fromage bulgare est salé, acide, loin des calissons d'Aix et des sardines Ferrigno qui doraient sous le soleil de l'Estaque. C'est le goût de l'exil. Le goût de la déchéance. Il n'est plus le prince de la Corniche, il est un ouvrier de l'ombre, un rouage insignifiant dans une machine de recel de pièces détachées.

Soudain, le moteur d'une voiture s'arrête net devant l'entrée du hangar. Un bruit de portière. Sec. Chirurgical.

Vasil ne bouge pas, mais sa main droite glisse sous le revers de sa veste, là où dort un Glock 17 au numéro de série limé. Enzo sent une décharge électrique lui traverser l'échine. Le réflexe du gibier. Dans le milieu, on ne vient jamais au garage pour une vidange à cette heure-là.

Un homme entre. Veste en cuir sombre, allure de notaire de province, mais avec des yeux qui ont vu le fond des calanques. Il ne regarde pas Vasil. Il fixe Enzo. Il pose un petit paquet sur l'établi, à côté d'une clé de douze.

— Un cadeau de Marseille, dit l'homme d'une voix sans timbre.

L'inconnu repart sans un regard en arrière. Le moteur de la berline — une BMW noire, vitres teintées — vrombit un instant avant de s'éloigner dans la brume

industrielle de Sofia.

Enzo s'approche, les doigts tremblants. Il déballe le papier. À l'intérieur, une boîte de sardines à l'huile d'olive, marque Ferrigno. Et un calisson d'Aix, dur comme de la pierre.

Ce n'est pas un message de paix. C'est un relevé de compteur. On ne l'a pas oublié. On ne l'a pas pardonné. On lui rappelle simplement que le monde est petit, et que la fibre optique n'est rien face à la mémoire du sang.

Il regarde le calisson. Sa "Madeleine de Proust" tragique. Il réalise que sa protection n'est qu'une illusion de pixels. Il peut chiffrer ses mails, masquer son IP, changer de nom, mais il ne peut pas effacer l'odeur du sel et de l'huile.

Vasil s'approche, regarde le paquet, puis les yeux d'Enzo.

— Ils savent, gamin.

Enzo ne répond pas. Il prend la brosse métallique et se remet au travail. Il frotte. Plus fort. La douleur dans ses bras est la seule chose qui lui prouve qu'il n'est pas encore une data morte. Dehors, le bruit d'une autre voiture qui ralentit dans la rue lui fait redresser la tête. Ce n'est qu'un bus dégingué qui crache sa fumée noire, mais la paranoïa est désormais son seul système d'exploitation.

Il regarde son reflet dans l'huile noire d'un bac de vidange. Il ne voit pas Nikolay. Il voit une cible. Un bug en attente de suppression.

Il croque dans le calisson. Le sucre est amer. Il a le goût d'un Beretta qu'on arme dans le silence d'une ruelle.

Le silence revient, lourd, protecteur comme une dalle de béton. Pour combien de

temps ? Dans l'algorithme du crime, le temps n'est pas une variable, c'est un compte à rebours.

Enzo baisse la tête et continue de frotter. Le métal commence enfin à briller sous la crasse. Mais en dessous, la rouille a déjà tout bouffé.

FIN

Merci d'avoir lu "L'ALGORITHME DU SANG"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)